

ORCHESTRATEUR

PHILOSOPHIE : CONSTRUIRE UN PROBLÈME, EXAMINER LES ARGUMENTS ET ÉCRIRE EN TERMINALE

Un guide approfondi, disponible hors ligne

Lire, comprendre, retrouver un chapitre

LAFAYETTE DIGITAL PRODUCTS

Sommaire

Le sommaire est cliquable. Les signets du PDF donnent accès aux chapitres et aux sections. Le lien en bas de chaque page permet de revenir ici.

CHAPITRE 1 - PROBLÉMATISER : NOTION, QUESTION, PRÉSUPPOSÉ ET CONTRADICTION APPARENTE 5

CHAPITRE 2 - VÉRITÉ ET CONNAISSANCE : OPINION, CROYANCE, PREUVE ET JUSTIFICATION 15

CHAPITRE 3 - RAISON ET EXPÉRIENCE : RATIONALISME, EMPIRISME ET LIMITES DES OPPOSITIONS 28

CHAPITRE 4 - SCIENCE ET TECHNIQUE : MODÈLES, EXPLICATION ET RESPONSABILITÉ 38

CHAPITRE 5 - CONSCIENCE, INCONSCIENT ET IDENTITÉ : PERSONNE, MÉMOIRE ET REGARD D'AUTRUI 47

CHAPITRE 6 - LIBERTÉ ET DEVOIR : CHOIX, DÉTERMINISMES, AUTONOMIE ET CONTRAINTES 58

CHAPITRE 7 - JUSTICE, DROIT ET ÉTAT : ÉGALITÉ, LÉGALITÉ, LÉGITIMITÉ ET CONFLITS 68

CHAPITRE 8 - BONHEUR ET DÉSIR : PLAISIR, DURÉE, MAÎTRISE ET CONDITIONS SOCIALES 78

CHAPITRE 9 - Travail, nature et culture : transformations et limites 87

CHAPITRE 10 - Art, langage et interprétation : expression, représentation et jugement 97

CHAPITRE 11 - Religion et temps : croyance, raison, finitude et sens 108

CHAPITRE 12 - Dissertation et explication de texte : construire et vérifier un raisonnement 118

PHILOSOPHIE : CONSTRUIRE UN PROBLÈME, EXAMINER LES ARGUMENTS ET ÉCRIRE EN TERMINALE

Guide original Lafayette Digital Products, rédaction française du 11 octobre 2026, niveau fin de lycée. Rédaction réalisée avec l’aide de Codex, assistant d’intelligence artificielle d’OpenAI, puis relue et corrigée. Ce guide accompagne les cours et la lecture des œuvres ; il ne constitue pas une certification pédagogique officielle. Les exemples numériques, personnages et situations désignés comme fictifs sont des créations pédagogiques. Les références servent à contrôler des concepts ou des repères historiques ; aucun ouvrage tiers n'est condensé intégralement.

Chaque chapitre associe analyse, exemples originaux, exercices corrigés, erreurs fréquentes et fiche de révision. Travaillez les exercices avant de lire leur correction, puis expliquez avec vos mots pourquoi une réponse est justifiée. Les corrections constituent des chemins raisonnés, non une garantie de note ou un corrigé officiel d'examen.

CHAPITRE 1 - PROBLÉMATISER : NOTION, QUESTION, PRÉSUPPOSÉ ET CONTRADICTION APPARENTE

1. Entrer dans un problème plutôt que collectionner des opinions

Une conversation ordinaire commence souvent par une préférence : j'aime cette œuvre, je trouve cette règle injuste, je voudrais être libre. La philosophie ne demande pas d'effacer ces expériences. Elle demande de comprendre ce qui autorise le jugement et ce qui pourrait le modifier. Lorsque deux personnes emploient le même mot, elles ne visent pas nécessairement la même chose. Pour l'une, être libre signifie ne rencontrer aucun obstacle ; pour l'autre, cela signifie pouvoir décider selon une règle qu'elle reconnaît. Le désaccord peut ainsi précéder toute opposition de valeurs : il tient d'abord à une définition insuffisamment examinée.

Une notion est un terme général autour duquel s'organisent plusieurs questions : justice, temps, vérité. Un concept est une détermination plus précise construite pour penser : justice distributive, temps mesuré, vérité d'une proposition. Cette distinction est un outil de travail et non une frontière rigide entre deux dictionnaires. Un problème philosophique apparaît quand des exigences plausibles entrent en tension, ou quand une réponse naturelle rencontre une difficulté qu'elle ne peut résoudre sans se transformer. Il ne suffit donc pas de placer un point d'interrogation après un mot abstrait. Il faut montrer pourquoi une réponse immédiate ne convient pas entièrement.

Prenons une situation fictive. Une classe organise un débat ; chaque élève dispose de deux minutes. La règle paraît égalitaire. Une élève a toutefois besoin d'un dispositif de communication qui

ralentit son expression. Lui attribuer davantage de temps semble rompre l'identité de traitement, mais refuser cet aménagement semble empêcher une participation égale. Le problème ne consiste pas à demander si l'égalité est bonne. Il consiste à déterminer ce qui doit être égal : la durée, la possibilité effective de participer, ou une autre dimension pertinente. On découvre ainsi que des mesures différentes peuvent poursuivre une même exigence, sans que toute différence soit pour autant justifiée.

2. Définir sans décider d'avance

La définition nominale précise l'usage d'un mot ; une définition plus ambitieuse cherche les caractères d'une réalité. Si nous définissons la liberté comme le pouvoir de réaliser absolument toutes nos envies, nous avons déjà rendu impossible la liberté de plusieurs individus désirant des choses incompatibles. Cette conséquence peut être étudiée, mais elle ne doit pas passer inaperçue. Une définition sert l'enquête lorsqu'elle permet de formuler ses difficultés ; elle la ferme lorsqu'elle contient discrètement la réponse attendue.

Pour examiner un terme, recherchez son contraire, ses voisins et ses usages. Le contraire de la liberté peut être la servitude, la contrainte ou la dépendance selon la question. Liberté et indépendance ne sont pas toujours synonymes : un musicien dépend d'un instrument et de règles pour accomplir librement une interprétation. La nature peut désigner l'ensemble des réalités physiques, les caractères d'une chose ou ce qui n'a pas été fabriqué. Une question sur notre devoir envers la nature ne se traite pas exactement comme une question sur la nature du devoir. Le même mot ne rend pas les objets identiques.

Une méthode simple consiste à écrire une définition provisoire, puis à lui proposer un cas difficile. Si le travail est seulement une activité pénible, un effort sportif devient nécessairement du travail,

tandis qu'une activité professionnelle plaisante cesse d'en être. Si le travail est seulement une activité rémunérée, des tâches domestiques indispensables disparaissent de la catégorie. Ces objections ne prouvent pas que toutes les définitions se valent. Elles montrent les critères à préciser : transformation, finalité, reconnaissance sociale, rémunération, effort. Définir signifie choisir explicitement les différences qui comptent pour la question étudiée.

3. Examiner les présupposés

Un présupposé est une proposition admise par la formulation d'une question sans être directement affirmée. Demander pourquoi la technique nous rend malheureux suppose qu'elle le fait. Demander quel plaisir suffit au bonheur suppose qu'un plaisir peut suffire. On peut conserver une hypothèse à titre d'essai ; il faut alors le signaler. Sinon, une question paraît ouverte alors qu'elle impose déjà une thèse.

Tous les présupposés ne sont pas illégitimes. Une enquête a besoin de termes compréhensibles et d'un terrain commun. Le problème est de distinguer les conditions utiles d'une recherche et les affirmations discutables qu'elle transporte. Reformulez donc une question orientée : dans quelles conditions une technique favorise-t-elle ou contrarie-t-elle une vie heureuse ? La nouvelle formulation permet d'examiner des effets opposés. Elle ne garantit pas une réponse équilibrée ; elle permet seulement que les arguments, plutôt que la grammaire initiale, déterminent la conclusion.

Un second exemple fictif concerne une association qui demande : quel membre est responsable de notre échec ? La formulation suppose une responsabilité individuelle unique. Pourtant, l'échec peut résulter d'informations absentes, d'une organisation inadéquate et de décisions distribuées. La recherche philosophique

commence parfois par refuser une alternative trop étroite. Elle doit ensuite proposer une meilleure question, pas seulement reprocher aux autres de mal parler. Quelle conception de la responsabilité permet de reconnaître les initiatives individuelles tout en examinant les conditions collectives de l'action ?

4. Contradiction réelle, opposition et tension

Deux propositions sont contradictoires, au sens logique étudié ici, si elles ne peuvent être vraies ensemble et si la négation de l'une correspond à l'autre dans le même contexte. Dire qu'une action est autorisée et qu'elle ne l'est pas, pour la même personne, au même moment et selon la même règle, produit une contradiction. Dire qu'une action est autorisée juridiquement mais moralement contestable ne produit pas cette contradiction : les critères diffèrent. Il existe alors une tension entre légalité et légitimité qu'il faut analyser.

Une opposition peut également porter sur des degrés. Une salle peut être relativement calme pour un visiteur et trop bruyante pour une personne qui doit se concentrer. Les jugements ne portent pas sur le même seuil ni la même finalité. Avant de déclarer que deux interlocuteurs se contredisent, précisez l'objet, le moment, le sens des mots et le critère de comparaison. Cette vérification évite les disputes artificielles et rend les désaccords véritables plus visibles.

Les problèmes philosophiques ne sont donc pas tous des contradictions formelles. Deux biens peuvent être compatibles en principe et difficiles à réaliser simultanément : protéger l'intimité et rendre des décisions publiques contrôlables, respecter une promesse et répondre à un événement imprévu. La tension pratique demande une hiérarchie ou un ajustement raisonné. Ne la présentez pas automatiquement comme une impossibilité logique.

Dire qu'un choix est difficile ne prouve ni que toute solution soit arbitraire ni qu'une solution parfaite existe.

5. Distinguer les types de question

Une question factuelle cherche ce qui s'est produit ou ce qui existe. Une question conceptuelle examine ce que signifient nos catégories et leurs relations. Une question normative demande ce qui devrait être reconnu, choisi ou permis. Elles se croisent sans se confondre. Connaître le nombre de personnes qui approuvent une règle fournit une donnée sociale ; cela ne suffit pas à établir que la règle est juste. Inversement, discuter une règle sans comprendre ses effets réels peut conduire à une argumentation abstraite et mal informée.

Le passage du fait à la norme exige une prémisse supplémentaire. Si une pratique est ancienne, il faut encore expliquer pourquoi l'ancienneté lui conférerait une valeur. Si une pratique est nouvelle, il faut encore établir pourquoi la nouveauté serait un progrès. On ne peut pas combler ce passage par un adjectif enthousiaste. La philosophie analyse les raisons susceptibles de relier une description et un jugement, tout en reconnaissant que les informations disponibles peuvent limiter la décision.

L'origine d'une idée n'est pas non plus son fondement. Une personne apprend une règle dans sa famille ; cela explique comment elle l'a rencontrée, pas pourquoi elle devrait être reconnue par tous. Une proposition peut avoir une origine accidentelle et recevoir ensuite une justification solide. À l'inverse, une histoire prestigieuse peut accompagner une idée mal fondée. Cette distinction sera utile pour la religion, la science, le droit et les traditions culturelles.

6. Un repère dans les dialogues de Platon

Dans le Ménon, Platon met en scène une discussion sur la possibilité d'enseigner la vertu. Socrate demande d'abord ce que serait la vertu, au lieu d'accepter une simple liste de qualités attribuées à des rôles différents. Ce repère vient du dialogue lui-même, non d'un compte rendu d'expérience pédagogique contemporaine. Nous n'avons pas besoin de supposer que tout échange historique s'est déroulé mot pour mot comme le texte pour examiner sa construction philosophique.

Ce court repère illustre une difficulté générale : chercher une propriété commune ne revient pas à collectionner des cas. Notre travail original consiste ensuite à appliquer cette difficulté à d'autres objets. Une liste de personnes courageuses ne définit pas encore le courage ; elle peut néanmoins aider à identifier un trait commun et à découvrir un cas limite. Le dialogue n'est donc pas un prétexte pour mépriser les exemples. Il invite à demander ce qu'ils permettent exactement de comprendre.

7. Construire une problématique et un parcours

Pour la question « Peut-on apprendre à être libre ? », partez de deux intuitions. La liberté semble d'abord appartenir à celui qui choisit lui-même ; recevoir un apprentissage paraît donc risquer de le soumettre. Mais une personne incapable de comprendre ses options ou d'évaluer leurs conséquences peut dépendre d'impulsions et de manipulations. Le problème devient : comment un apprentissage peut-il augmenter la capacité de décider sans remplacer le jugement personnel par l'obéissance ? La formulation précise la tension et prépare des critères d'examen.

Un parcours possible commence par analyser la dépendance à un maître, poursuit par les capacités rendues possibles par l'apprentissage et examine enfin les conditions d'une formation qui

permet de s'affranchir de son formateur. Ce n'est pas une recette en trois parties applicable à tout sujet. Un autre sujet demandera une autre progression. Le point essentiel est que chaque étape résolve une difficulté et en fasse apparaître une nouvelle. Une transition explique ce changement ; elle ne se réduit pas à annoncer le numéro suivant.

L'introduction doit rendre le problème compréhensible à un lecteur qui ne connaît pas votre brouillon. Un exemple bref peut introduire la difficulté, mais il ne doit pas absorber tout le texte. Définissez les termes nécessaires, montrez pourquoi deux réponses plausibles sont insuffisantes prises isolément, puis formulez la question précise. Évitez l'ouverture sur une histoire de toute l'humanité si aucune donnée ne la soutient. Une phrase modeste et exacte vaut mieux qu'une généralisation spectaculaire.

8. Exercices progressifs et corrections

Exercice 1 - Classer. Classez les questions suivantes : à quelle heure la réunion a-t-elle commencé ? Qu'est-ce qu'une décision libre ? Faut-il toujours respecter une décision collective ? Expliquez ensuite pourquoi la troisième peut avoir besoin des deux premières.

Correction : la première est factuelle ; la deuxième conceptuelle ; la troisième normative. Pour juger une décision collective, il faut savoir dans quelles conditions elle a été prise et comprendre la notion de décision libre. La classification n'isole pas trois mondes sans relation. Elle indique ce qu'un argument doit apporter : information, définition ou justification d'une norme. Une réponse donnant seulement une heure ne résout pas la question morale ; une définition ne remplace pas la vérification des faits.

Exercice 2 - Corriger une question orientée. Reformulez « Pourquoi l'art ne sert-il à rien ? » sans présupposer la conclusion. Proposez deux significations différentes de servir.

Correction possible : « La valeur d'une œuvre dépend-elle de son utilité ? » Servir peut signifier produire un effet pratique immédiatement mesurable ou contribuer à une transformation de notre perception et de notre jugement. Cette différence ouvre une enquête sur les critères de valeur. Il serait trop rapide de conclure que toute œuvre est utile parce que toute expérience modifie quelque chose : il faut encore examiner la nature et la pertinence de cet effet.

Exercice 3 - Détecter une contradiction apparente. Une bibliothèque interdit les conversations dans une salle et autorise un entretien avec une personne malentendante dans une autre. Un visiteur déclare que son règlement se contredit. Évaluez sa conclusion.

Correction : l'objet spatial et les conditions diffèrent. Une interdiction dans une salle et une autorisation dans une autre ne constituent pas, à elles seules, une contradiction. Le visiteur peut toutefois questionner la cohérence des finalités ou l'accessibilité de l'aménagement. Une réfutation de son premier argument ne suffit pas à établir que le règlement est entièrement juste. Il faut conserver les critiques pertinentes après avoir éliminé les confusions.

Exercice 4 - Produire un problème. À partir de « Peut-on être heureux sans être libre ? », écrivez six lignes contenant une définition provisoire du bonheur, deux raisons en tension et une question précise. Ne citez aucun auteur.

Correction possible : si le bonheur désigne une satisfaction durable, une personne peut éprouver du bien-être dans une situation où ses choix sont limités. Mais une satisfaction obtenue

en empêchant tout examen de ses désirs paraît priver la personne de la maîtrise de sa vie. La question devient celle du rapport entre satisfaction ressentie et appropriation de ses fins. Cette formulation n'impose pas encore la supériorité absolue d'un critère : elle identifie ce qui doit être argumenté.

Exercice 5 - Réviser sa première formulation. Reprenez votre problème de l'exercice précédent. Imaginez une objection forte, puis modifiez un terme ou une prémisse pour lui répondre sans abandonner toute la question.

Correction : une objection possible rappelle que personne ne maîtrise toutes les circonstances de sa vie. Exiger une indépendance totale ferait du bonheur libre une impossibilité. On peut alors distinguer contrôle de tous les événements et participation réfléchie aux choix encore possibles. La révision améliore le concept de liberté ; elle n'assure pas que toute contrainte soit acceptable. Un bon raisonnement devient plus précis à la rencontre d'une objection.

9. Erreurs fréquentes et fiche de révision

Une erreur consiste à répéter le sujet sous forme interrogative et à appeler cela une problématique. Une autre consiste à décider dès la définition qu'une seule réponse est possible. On rencontre aussi des faux désaccords, des récits personnels sans analyse et des catalogues d'auteurs dépourvus de lien argumentatif. Pour vous corriger, demandez ce qui est affirmé, ce qui est présupposé et ce qui reste à démontrer. Soulignez chaque conclusion et cherchez la raison qui la soutient.

Fiche de révision : notion = champ de questions ; concept = détermination précise utile à l'enquête ; présupposé = affirmation transportée sans examen explicite ; problème = difficulté articulée entre exigences ou raisons plausibles. Une contradiction demande

le même objet, le même sens et les mêmes conditions. Origine n'est pas fondement ; fait n'est pas justification morale. Définir, distinguer et reformuler servent une question déterminée, pas une récitation de vocabulaire.

Pour vérifier votre maîtrise, expliquez à une autre personne le problème de l'égalité de parole sans lire ce chapitre. Demandez-lui d'inventer un contre-exemple à votre solution. Si vous pouvez reconnaître ce qui change et ce qui demeure, vous utilisez les distinctions comme des instruments. Si vous répétez seulement la définition, reprenez l'exercice en modifiant une condition concrète.

Sources et provenance : cadre de notions vérifié dans l'annexe officielle du programme de philosophie de Terminale générale, https://cache.media.education.gouv.fr/file/SPE8_MENJ_25_7_2019/15/9/spe238_annexe1_1159159.pdf ; repère primaire : Platon, Ménon, traduction anglaise ancienne de Benjamin Jowett consultable à https://www.gutenberg.org/cache/epub/1643/pg1643-images.html, début de l'entretien sur la vertu. Références consultées le 11 octobre 2026. Aucun passage de traduction tiers reproduit. Analyses, situations fictives et corrections originales LFDP.

CHAPITRE 2 - VÉRITÉ ET CONNAISSANCE : OPINION, CROYANCE, PREUVE ET JUSTIFICATION

Les situations proposées sont des expériences de pensée ou des exemples fictifs. Le but est d'apprendre à distinguer les questions, construire des arguments et examiner leurs limites, sans transformer un nom d'auteur en preuve.

1. Une question devient philosophique lorsqu'elle fait apparaître une difficulté

« Peut-on se fier à ses opinions ? » semble appeler un oui ou un non. Pourtant, nous utilisons quotidiennement des opinions avant de disposer d'une démonstration, tandis que certaines convictions très assurées se révèlent fausses. La difficulté tient à deux exigences : il faut pouvoir agir sans tout vérifier, mais croire fortement ne suffit pas à établir la vérité. Une problématique explicite cette tension au lieu de répéter la question avec d'autres mots.

Commencez par définir les termes sans les figer trop vite. Une opinion est ici un jugement que l'on soutient ; elle peut être vraie ou fausse, raisonnable ou mal fondée. La confiance peut désigner un sentiment personnel ou une attitude justifiée par des raisons. La question change selon que l'on demande une garantie absolue, une justification suffisante ou une règle pratique de décision.

Une introduction utile présente donc le problème, pas un inventaire de doctrines. Elle explique pourquoi une réponse immédiate serait insuffisante et annonce le chemin d'examen. La philosophie ne consiste ni à raconter tout ce que l'on sait ni à affirmer que toutes les réponses se valent.

2. Vérité, certitude et justification ne se confondent pas

La vérité concerne ce qu'affirme une proposition ; la certitude décrit aussi un état du sujet qui la soutient. On peut être certain d'une erreur et hésiter devant un énoncé vrai. La justification désigne les raisons que l'on peut donner pour soutenir une croyance. Ces raisons peuvent être discutées, renforcées ou réfutées.

Imaginez une horloge arrêtée qui indique midi. Une personne la consulte exactement à midi et croit qu'il est midi. Sa croyance est vraie dans le scénario, mais la coïncidence ne transforme pas l'horloge en source fiable. L'exemple distingue un résultat correct et une procédure permettant normalement d'obtenir ce résultat. Il ne démontre pas, à lui seul, une définition complète de la connaissance.

Cette distinction vaut aussi pour un assistant numérique : une réponse exacte obtenue une fois ne prouve pas que sa méthode soit fiable dans tous les cas. Examiner les raisons, les sources et les conditions de vérification demeure nécessaire. La fluidité d'une phrase n'est pas une propriété qui établit sa vérité.

3. Construire un argument : prémisses, lien et conclusion

Un argument contient des propositions de départ, appelées prémisses, et une conclusion présentée comme soutenue par ces prémisses. Il faut examiner à la fois la qualité des propositions et la relation qui les unit. Dans un raisonnement déductif valide, la conclusion ne peut pas être fausse si les prémisses sont vraies. Cette validité ne garantit pas que les prémisses soient effectivement vraies.

Prenons : « Tous les objets de cette boîte sont rouges ; cette bille vient de cette boîte ; donc cette bille est rouge. » La forme est valide, mais l'observation peut réfuter la première prémisse. À

l'inverse, « cette bille est rouge ; les billes de cette boîte sont rouges ; donc elle vient de cette boîte » ne suit pas nécessairement : une autre boîte pourrait contenir des billes rouges.

Une copie doit rendre visible le lien, pas seulement aligner des phrases affirmatives. Après une proposition, demandez : pourquoi ? Sur quelle distinction repose-t-elle ? Que montre exactement l'exemple ? Cette discipline permet de repérer une conclusion plus large que les raisons qui la soutiennent.

4. Un exemple illustre ; un contre-exemple peut réfuter

Un exemple favorable montre qu'une idée peut s'appliquer dans une situation. Il ne suffit pas à établir une affirmation universelle. Si deux témoignages se révèlent exacts, on ne peut pas conclure que tous les témoignages le sont. En revanche, un seul témoignage faux réfute la proposition « tout témoignage est vrai ».

Le contre-exemple doit viser l'énoncé réel, pas une version simplifiée de l'adversaire. Répondre à « certaines autorités peuvent être fiables dans leur domaine » en montrant qu'une célébrité se trompe sur un autre sujet ne traite pas directement la thèse. Il faut examiner les conditions de compétence, la possibilité de contrôle et les raisons de faire confiance.

Une expérience de pensée permet d'isoler une distinction lorsque la situation ordinaire contient trop de facteurs. Sa valeur dépend de la pertinence des hypothèses. Un scénario imaginaire ne constitue pas un fait historique et ne doit jamais être présenté comme un résultat expérimental.

5. Raison et expérience : deux pôles, plusieurs positions

La tradition rationaliste accorde un rôle important aux ressources de la raison pour établir certaines connaissances. Les positions empiristes insistent sur ce que l'expérience apporte à la formation et à la justification de nos idées. Ces orientations ne signifient pas que tout rationaliste rejette les sens ou que tout empiriste renonce au raisonnement.

Une démonstration mathématique ne tire pas sa nécessité du nombre de cas observés. Mais connaître la température actuelle d'une pièce demande une information sur le monde, et non seulement une analyse de concepts. Ces deux exemples invitent à distinguer les domaines de connaissance avant d'imposer une opposition générale.

L'objection adressée à une confiance exclusive dans la raison porte sur le lien de ses constructions avec le réel. L'objection adressée à une accumulation d'observations porte sur la justification d'une conclusion qui dépasse les cas déjà observés. Une analyse solide demande quelles connaissances sont visées, quelles ressources les rendent possibles et jusqu'où chacune permet de conclure.

6. Douter avec une méthode

Le doute peut suspendre provisoirement une affirmation pour examiner ses fondements. Il peut aussi devenir une attitude systématique qui refuse toute raison avant même de l'évaluer. Ces deux usages n'ont ni la même fonction ni les mêmes conséquences. Le doute méthodique cherche à améliorer la justification ; le refus indifférencié ne distingue plus les affirmations mieux établies des moins établies.

Une démarche inspirée de l'exigence cartésienne de fondation demande ce qui peut être tenu pour assuré et comment les autres connaissances s'y rattachent. Elle ne doit pas être réduite à « ne

croire personne ». De même, reconnaître les limites d'une preuve ne conduit pas automatiquement à soutenir la thèse inverse. « Cette proposition n'est pas démontrée » et « cette proposition est fausse » sont deux affirmations différentes.

Dans la vie pratique, attendre une certitude absolue peut empêcher une action nécessaire. Une décision justifiée tient alors compte des données disponibles, des conséquences, des valeurs et des possibilités de révision. Cette prudence ne dispense pas de vérifier ; elle distingue une exigence théorique de certitude et les conditions concrètes d'une action responsable.

7. Confiance, témoignage et autorité

La plupart de nos connaissances dépendent aussi d'autres personnes. Vérifier personnellement chaque observation, texte historique ou résultat scientifique est impossible. Faire confiance n'est donc pas nécessairement abandonner la pensée ; l'enjeu est de savoir sur quelles raisons cette confiance repose et comment elle peut être corrigée.

Une compétence pertinente, une méthode explicite, des sources accessibles et la possibilité de contradiction sont des critères à examiner. Ils ne rendent pas une personne infaillible. Une autorité dans un domaine n'acquiert pas automatiquement une autorité dans tous les autres. Plusieurs messages identiques peuvent aussi reprendre une seule source : leur nombre n'établit pas une confirmation indépendante.

Pour discuter un désaccord, reformulez d'abord la position adverse d'une manière que son défenseur pourrait reconnaître. Cherchez ensuite le point précis de divergence : un fait, une définition, une inférence ou une valeur. Deux personnes peuvent partager les faits et diverger sur la priorité à donner à des conséquences différentes.

8. De l'observation à une explication scientifique

Une hypothèse organise des observations et permet de formuler des conséquences vérifiables. Un modèle peut simplifier le phénomène tout en offrant de bonnes prévisions dans un domaine déterminé. Une observation conforme ne prouve pas nécessairement que l'hypothèse soit la seule explication possible ; une anomalie peut conduire à examiner aussi les conditions de mesure et les hypothèses auxiliaires.

Comparer des explications exige donc plus qu'un exemple spectaculaire. On considère leur cohérence, la portée de leurs prévisions et leur confrontation à des observations variées. Une affirmation qui peut être modifiée après chaque résultat pour rester compatible avec tout perd sa capacité à orienter une véritable épreuve.

Cette analyse ne réduit pas toutes les sciences à une recette unique. Les méthodes dépendent aussi des objets et des questions. Elle montre pourquoi l'acceptation d'une idée doit rester liée à des raisons examinables, et pourquoi la révision d'un résultat n'est pas en elle-même la preuve que toute connaissance scientifique est arbitraire.

9. Un plan doit produire une progression

Une dissertation ne gagne pas sa cohérence en adoptant mécaniquement « oui, non, peut-être ». Chaque partie doit répondre à une difficulté laissée par la précédente. Pour notre question sur les opinions, on peut d'abord expliquer leur rôle pratique, puis les limites de la certitude subjective, avant de distinguer des conditions de confiance justifiée. Ce chemin constitue une possibilité raisonnée, pas un plan universel.

Un paragraphe peut développer une thèse, une raison, un exemple interprété et une limite. Le nom d'un auteur doit introduire une

idée précisément comprise, pas servir de garantie extérieure. Une citation approximative attribuée à un philosophe affaiblit l'argument ; une reformulation exacte, signalée comme telle, peut être plus utile.

Pour l'explication de texte, partez du problème et de l'enchaînement réellement présents. Il faut montrer la fonction d'une distinction ou d'un exemple avant d'exprimer un jugement personnel. Faire dire au texte ce que l'on sait déjà d'un auteur empêche de lire son argument particulier.

10. Exercices avec pistes de correction

A - Problématiser. « Faut-il toujours douter ? » Proposez une tension. Correction possible : le doute protège de l'adhésion précipitée, mais une suspension permanente peut empêcher d'agir ou d'apprendre. Il faut examiner ce qui justifie le doute et les conditions auxquelles il peut être levé. Cette tension ouvre un examen ; elle n'en fournit pas déjà toutes les conclusions.

B - Repérer l'inférence. « Tous les élèves reçus ont révisé ; j'ai révisé ; donc je serai reçu. » Correction : la prémisse présente la révision comme une condition nécessaire dans ce groupe, pas comme une condition suffisante de réussite. L'argument ajoute sans justification le passage inverse. On peut expliquer l'erreur sans nier l'utilité de réviser.

C - Interpréter un exemple. Une prévision annonce un événement qui se produit. Que peut-on conclure ? Correction : ce résultat est compatible avec la prévision. Pour évaluer une méthode, il faut aussi examiner les autres prévisions, les événements non annoncés et les conditions de comparaison. Un succès isolé n'établit pas une fiabilité générale.

D - Construire un paragraphe. Défendez une confiance critique dans un témoignage. Correction possible : préciser une

compétence pertinente, expliquer pourquoi elle fournit une raison de confiance, donner un exemple et conserver une possibilité de contrôle. Ne pas conclure à l'infaillibilité de toute parole issue d'une institution.

Fiche de révision et sources

À retenir : conviction n'est pas vérité ; forme valide n'est pas prémisses vraies ; exemple favorable n'est pas preuve universelle ; limite d'une preuve n'est pas preuve de la négation. Pour réviser, reconstruisez un argument sans le texte, trouvez une objection réelle, puis améliorez sa formulation. L'objectif est de rendre votre pensée examinable par un autre lecteur.

- [Ministère de l'Éducation nationale, programme publié de philosophie de Terminale](https://www.education.gouv.fr/bo/19/Special8/MENE1921238A.htm) : cadre de travail, consulté le 11 octobre 2026.

- [Stanford Encyclopedia of Philosophy, Epistemology](https://plato.stanford.edu/entries/epistemology/), [Rationalism vs. Empiricism](https://plato.stanford.edu/entries/rationalism-empiricism/) et [Scientific Method](https://plato.stanford.edu/entries/scientific-method/) : références universitaires de discussion, consultées le 11 octobre 2026. Aucun article tiers n'est traduit, reproduit ou condensé intégralement dans ce module.

Rédaction, exemples et exercices originaux LFDP ; aucune citation verbatim.

11. Une proposition, un fait et une raison

Dire qu'une proposition est vraie suppose de comprendre ce qu'elle affirme. « La porte est ouverte » n'est pas suffisamment déterminé si l'on ignore la porte et l'instant concernés. Une fois le contexte fixé, on peut comparer l'affirmation et la situation. Le modèle courant de correspondance exprime cette exigence : ce que l'on dit doit convenir à ce qui est. Il ne fournit pas automatiquement un accès infaillible à tous les faits. Il faut encore examiner les moyens de contrôle, les limites d'une observation et la manière dont la proposition a été construite.

La cohérence concerne l'accord d'un ensemble de propositions. Elle est nécessaire pour éviter d'affirmer simultanément une idée et sa négation dans les mêmes conditions. Elle n'est pas, à elle seule, une preuve que l'ensemble décrit le monde. Deux récits fictifs différents peuvent être chacun cohérents. Pour une affirmation empirique, il faut un rapport aux observations, pas seulement un arrangement satisfaisant de phrases. Inversement, une observation isolée ne peut être comprise sans quelques règles de raisonnement et des concepts. L'enquête fait travailler ces exigences ensemble.

L'utilité d'une croyance pose encore une autre question. Une personne peut se motiver avec une estimation trop optimiste et atteindre néanmoins son objectif. Cette conséquence favorable ne rend pas vraie l'estimation initiale. Certains raisonnements pragmatiques interrogent le lien entre pensée, enquête et conséquences ; ils ne doivent pas être caricaturés par la formule selon laquelle toute idée plaisante serait vraie. Dans une copie, expliquez précisément le critère examiné et le domaine où il prétend fonctionner. Un mot d'école philosophique n'est jamais un substitut à l'analyse.

12. Le désaccord ne produit pas mécaniquement un relativisme

Deux personnes peuvent décrire différemment un événement parce qu'elles n'ont pas vu la même partie, n'utilisent pas les mêmes mots ou évaluent les mêmes faits selon des priorités distinctes. Le désaccord demande une enquête sur ces différences. Il ne prouve pas que les propositions contradictoires soient toutes vraies pour chaque personne. La phrase « chacun possède son opinion » porte sur l'existence de jugements ; elle n'établit pas leur égale justification.

L'objection inverse mérite également examen. Exiger une vérité partageable ne permet pas de disqualifier une parole avant de l'écouter. Une expérience subjective peut révéler un fait ignoré, notamment lorsqu'un groupe n'a pas les mêmes conditions de vie qu'un autre. Le caractère vécu d'un témoignage donne une information, sans rendre son interprétation complète et incontestable. Une pensée critique doit donc pouvoir prendre une expérience au sérieux et discuter les raisons que l'on en tire. Respecter une personne n'oblige ni à lui attribuer une infaillibilité ni à renoncer à l'examen commun.

13. Deux dossiers fictifs à comparer

Dossier A : un appareil affiche régulièrement une heure avec trois minutes d'avance. Une utilisatrice connaît cet écart et le corrige. Dossier B : un appareil sans aucun contrôle affiche par hasard l'heure exacte une fois. Le premier dossier présente une procédure imparfaite mais dont une limite connue peut être compensée ; le second présente un résultat exact sans garantie de méthode. Cette comparaison montre pourquoi la connaissance d'une erreur peut améliorer une justification. Elle ne prouve pas que tout défaut soit compensable ni que la correction reste valable après une modification de l'appareil.

Autre dossier : deux annonces indépendantes donnent une information convergente, tandis que dix messages reprennent la même annonce initiale. Le nombre brut de messages ne mesure pas le nombre de vérifications. Pour déterminer l'indépendance, il faut examiner l'origine des informations, pas seulement les noms des comptes qui les diffusent. Cette situation fictive permet de distinguer répétition sociale et confirmation. Elle n'autorise pas à attribuer automatiquement la fausseté à un message populaire ni la vérité à un message isolé.

14. Exercices supplémentaires corrigés

Exercice E - Évaluer un critère. Une personne affirme : « Mon récit ne contient aucune contradiction, donc il décrit nécessairement ce qui s'est passé. » Construisez une objection et une amélioration possible.

Correction : un récit fictif peut être cohérent tout en ne correspondant à aucun événement réel. La cohérence écarte un défaut logique, mais ne remplace pas les contrôles empiriques. L'amélioration consiste à ajouter des observations ou documents pertinents, examiner leur provenance et distinguer ce qu'ils

établissent de ce qui reste interprété. Il faut aussi se demander si une explication concurrente rend compte des mêmes indices. Cette dernière question ne signifie pas que toutes les explications soient équivalentes.

Exercice F - Discuter le témoignage. Deux personnes ont assisté à une réunion ; l'une juge qu'un participant a choisi librement, l'autre qu'il a subi une pression. Elles sont d'accord sur les paroles prononcées. Où peut se situer leur désaccord ?

Correction : il peut porter sur la définition de la liberté, les circonstances sociales ou les indices pertinents pour reconnaître une pression. On doit demander quelles options étaient réellement disponibles et quelles conséquences étaient anticipées. L'accord sur les mots prononcés ne résout pas automatiquement le jugement sur les conditions du choix. Une analyse solide commence par localiser le désaccord, plutôt que par supposer qu'une personne ment nécessairement.

Exercice G - Écrire une objection loyale. Défendez en quatre lignes l'idée qu'une confiance limitée peut être raisonnable ; formulez ensuite une objection forte, puis une réponse qui conserve une possibilité de révision.

Correction possible : nous devons souvent agir avec des informations reçues d'autrui ; une compétence pertinente et une méthode contrôlable donnent une raison de confiance. L'objection rappelle que même une institution compétente peut partager un biais ou commettre une erreur. La réponse ne doit pas nier cette possibilité : elle prévoit des contrôles indépendants, une attention aux anomalies et un changement d'avis lorsque les raisons évoluent. Cette confiance est graduée et corrigible, non absolue.

15. Erreurs fréquentes et révision approfondie

Trois confusions reviennent : vrai signifie agréable ; cohérent signifie réel ; désaccord signifie absence de toute vérité. Pour les corriger, précisez l'objet de chaque jugement. La vérité d'une proposition, la valeur d'une action et le sentiment d'un sujet sont des questions liées, mais différentes. Une proposition peut être vraie et pénible à entendre ; une consolation peut être appréciée et mal fondée ; une décision peut être prudente malgré des informations incomplètes.

Fiche complémentaire : identifier le contexte d'une proposition ; distinguer correspondance, cohérence et conséquences ; examiner la provenance des raisons ; rechercher une objection qui vise réellement la thèse ; réviser sans passer automatiquement à l'opinion contraire. Exercice final de rappel : sans lire le texte, expliquez pourquoi l'horloge arrêtée, la correction d'un biais connu et la répétition d'une source ne posent pas exactement le même problème. La maîtrise se vérifie par ces différences, pas par la récitation de trois slogans.

Repère primaire supplémentaire vérifié : René Descartes, Discours de la méthode, quatrième partie, où le doute conduit à chercher une première assurance et non à célébrer indéfiniment l'incertitude ; traduction ancienne consultable à https://www.gutenberg.org/cache/epub/59/pg59-images.html. Lecture du 11 octobre 2026. Les développements et exercices ci-dessus sont originaux LFDP ; aucun texte de Descartes ni article universitaire reproduit.

CHAPITRE 3 - RAISON ET EXPÉRIENCE : RATIONALISME, EMPIRISME ET LIMITES DES OPPOSITIONS

1. Pourquoi la distinction est nécessaire

Une élève apprend à reconnaître une plante en observant plusieurs feuilles. Une autre établit une relation entre des nombres par un raisonnement. Ces démarches ne sollicitent pas les mêmes ressources, même si chacune emploie des concepts et demande de l'attention. La question philosophique n'est pas de choisir une fois pour toutes entre regarder et penser. Elle porte sur l'origine, la justification et la portée de nos connaissances. Peut-on connaître quelque chose indépendamment de l'expérience ? Quel rôle jouent les règles de la pensée dans ce que nous appelons une expérience ?

La raison désigne ici une capacité à former des concepts, relier des propositions, rechercher des raisons et examiner leur cohérence. L'expérience peut désigner un vécu personnel, une observation organisée ou une expérimentation. Ces sens doivent être distingués. Avoir beaucoup vécu ne garantit pas la validité d'une démonstration ; effectuer une expérience scientifique ne signifie pas seulement ressentir quelque chose. Une même personne peut raisonner sur ses observations et observer pour contrôler un raisonnement. Leur distinction aide à comprendre leur coopération.

Le rationalisme et l'empirisme regroupent des orientations diverses, pas deux équipes uniformes. Une pensée rationaliste peut reconnaître le besoin d'observations dans plusieurs domaines. Une pensée empiriste peut attribuer une fonction importante au raisonnement. L'opposition devient utile quand on précise une thèse : quelles idées ou quelles justifications dépendraient

exclusivement de l'expérience, et lesquelles pourraient disposer d'autres fondements ? Une formule générale ne doit pas remplacer cet examen.

2. Origine psychologique et justification logique

Une personne découvre une relation mathématique en manipulant des objets. Cette histoire d'apprentissage explique comment elle a rencontré l'idée. Pour la démontrer, elle doit toutefois produire un raisonnement qui ne dépend pas seulement du nombre d'objets examinés. L'origine empirique d'une découverte et la justification de sa nécessité ne sont donc pas identiques. Inversement, une hypothèse imaginée sans observation initiale peut être ensuite confrontée aux faits. Une origine théorique ne dispense pas d'un contrôle empirique lorsque l'énoncé porte sur le monde.

On appelle a priori une justification qui, dans le sens étudié, ne dépend pas d'une observation particulière pour établir sa validité. A posteriori désigne une justification fondée sur l'expérience. Les expressions ne signifient pas avant ou après une date dans un agenda. Un élève peut découvrir tard une règle dont la démonstration ne repose pas sur ses observations. L'ordre de découverte et l'ordre des raisons doivent être séparés.

Exemple original : la somme de deux entiers pairs est paire. Pour deux entiers a et b, écrivons ces nombres 2a et 2b ; leur somme vaut 2(a + b), donc reste divisible par deux. Le raisonnement ne nécessite pas de parcourir tous les couples. Tester cinq additions aide à comprendre le motif, mais ne remplace pas l'argument général. En revanche, savoir si cinq objets réels pèsent chacun deux kilogrammes exige une mesure ou une information empirique fiable. La structure du calcul ne fournit pas la masse des objets.

3. L'expérience fournit-elle seulement des sensations ?

Percevoir ne consiste pas à recevoir une liste neutre de signaux. Nous reconnaissons des formes, comparons des situations, sélectionnons des traits et utilisons des catégories. Dans un atelier fictif, une apprentie voit une trace sur une pièce ; une technicienne y reconnaît un signe de défaut. Leur différence peut tenir à une formation qui permet d'organiser les mêmes informations visuelles. L'apprentissage n'ajoute pas seulement des faits mémorisés ; il peut modifier ce que l'on sait distinguer.

Cette observation ne prouve pas que le regard expérimenté soit toujours correct. La technicienne peut appliquer trop vite une catégorie familière. Une interprétation informée reste examinable. On doit distinguer l'amélioration d'une compétence et l'impossibilité de l'erreur. Si toute observation est interprétée, cela ne signifie pas que toutes les interprétations soient équivalentes : certaines expliquent davantage de différences et résistent mieux à des contrôles indépendants.

Une expérience peut aussi démentir une attente. C'est précisément parce que le monde ne se réduit pas à nos concepts que nous pouvons apprendre quelque chose de nouveau. Si nous modifions automatiquement chaque description pour protéger une idée, nous perdons cette possibilité de correction. Une pensée rationnelle ne consiste donc pas seulement à préserver une cohérence interne ; elle reconnaît les conditions dans lesquelles une information doit conduire à revoir une proposition.

4. Trois repères primaires, sans portraits caricaturaux

Dans le livre II de l'Essai sur l'entendement humain, Locke demande comment l'esprit reçoit les matériaux de ses idées et distingue sensation et réflexion sur ses opérations. Il ne faut pas transformer ce repère en affirmation que penser serait impossible ou que seules les impressions externes compteraient. Le passage sert ici à poser une question sur la provenance des idées. Le détail de toute sa doctrine n'est ni résumé ni remplacé par cette remarque.

Dans la quatrième section de l'Enquête sur l'entendement humain, Hume distingue des relations entre idées et des questions de fait, puis examine les raisonnements qui dépassent ce qui est actuellement observé. L'enjeu est notamment de comprendre pourquoi une régularité constatée soutient une attente. Ce repère ne signifie pas que Hume demande d'abandonner toute action ordinaire ou nie chaque observation. Il rend visible une différence de justification.

Dans l'introduction de la Critique de la raison pure, Kant distingue le commencement de la connaissance dans l'expérience et la question de savoir si elle en dérive entièrement. Ce repère conduit à examiner ce que les capacités du sujet apportent à la connaissance. Il ne s'agit pas de soutenir que chacun fabrique à volonté son monde. Le texte ouvre une analyse des conditions de connaissance, dont notre guide retient seulement cette difficulté centrale.

5. Le problème de l'induction

Un raisonnement inductif passe de cas observés à une proposition plus générale ou à une attente concernant des cas non observés. Dans un scénario fictif, un véhicule démarre chaque matin pendant un mois. Sa propriétaire s'attend à ce qu'il démarre demain. Cette attente est raisonnable dans certaines conditions, mais elle n'a pas la même nécessité que l'égalité de deux expressions algébriques démontrée. Un changement de batterie, une panne ou une circonstance différente reste possible.

Le problème n'est pas de prétendre que toutes les attentes se valent. Il consiste à expliquer ce qui justifie leur degré de confiance. Le nombre de cas, leur diversité, la compréhension d'un mécanisme et la stabilité des conditions peuvent renforcer une attente. Mais ils ne transforment pas mécaniquement une proposition empirique en nécessité logique. Une conclusion peut être fortement justifiée et conserver une possibilité de révision. La certitude pratique et l'impossibilité logique du contraire ne sont pas la même chose.

Un argument circulaire affirme que l'avenir ressemblera au passé parce qu'il lui a toujours ressemblé. Il emploie déjà la généralisation qu'il cherche à justifier. Reconnaître cette difficulté ne rend pas toute prévision inutile. Cela invite à être précis sur son statut, ses hypothèses et son horizon. Dans un devoir, ne confondez pas une critique du fondement ultime d'un raisonnement et la négation de son utilité dans des conditions déterminées.

6. Nécessaire, contingent, universel et général

Une proposition nécessaire ne pourrait être autrement dans le cadre où sa nécessité est établie. Une proposition contingente pourrait être différente sans contradiction. La présence d'un arbre dans une cour est contingente ; la divisibilité par deux d'un entier défini comme pair relève de la structure du concept et des règles utilisées. Ces exemples ne résolvent pas tous les débats sur la nécessité ; ils fournissent un premier repère pour éviter de confondre fréquence et impossibilité du contraire.

Universel signifie que l'énoncé porte sur tous les éléments du domaine annoncé. Général peut désigner une régularité qui admet des exceptions selon l'usage. Il faut préciser ce domaine : tous les triangles euclidiens n'est pas la même proposition que toutes les figures dessinées approximativement sur une feuille. Une mesure imparfaite d'un dessin n'invalide pas directement une démonstration portant sur une construction idéale. En revanche, une application au réel demande d'examiner si le modèle convient.

Une carte fournit une analogie originale utile. Sa structure peut être cohérente ; son échelle et ses conventions peuvent être parfaitement connues. Il faut néanmoins vérifier qu'elle représente le territoire et sa situation actuelle. Un raisonnement impeccable sur une carte ancienne peut conduire à une erreur pratique si une voie a changé. La qualité formelle de l'inférence et la pertinence matérielle des informations sont deux exigences complémentaires.

7. Explication d'un désaccord original

Deux élèves fictifs cherchent à décider si une méthode d'apprentissage est meilleure. Le premier constate qu'elle a aidé trois camarades ; la seconde estime que sa structure encourage une répétition sans compréhension. Le premier dispose d'observations, la seconde d'une hypothèse explicative. Aucun n'a encore une preuve complète. Il faut définir meilleure : mémorisation immédiate, réutilisation après un mois, compréhension ou autonomie ? Un désaccord entre raison et expérience dissimule ici un problème de critères.

Une enquête plus solide combine une définition du résultat recherché, une comparaison pertinente et l'analyse des mécanismes possibles. On pourrait observer la capacité à résoudre des exercices nouveaux plutôt que seulement répéter les mêmes réponses. On devrait également examiner les différences de conditions entre les élèves. Le scénario ne constitue pas une étude réelle d'efficacité pédagogique. Il montre comment un concept rend l'observation pertinente et comment l'observation peut modifier une explication.

L'idée concurrente selon laquelle seules les observations comptent rencontre une limite : on ne sait pas quoi comparer sans question ni critère. L'idée selon laquelle une structure séduisante garantit le succès rencontre la limite inverse : le comportement réel peut ne pas suivre le modèle. La conclusion n'est pas une formule vague disant que tout est complémentaire. Elle précise quelles tâches reviennent au raisonnement et lesquelles exigent un contrôle du monde.

8. Exercices progressifs corrigés

Exercice 1 - Distinguer les ordres. Une élève découvre une propriété numérique en testant dix exemples puis rédige une démonstration. Quelle étape relève de la découverte et quelle étape prétend justifier la généralité ?

Correction : les essais peuvent produire une conjecture et aider à comprendre. La démonstration vise un lien général entre hypothèses et conclusion. Il faut encore vérifier sa validité : l'étiquette démonstration ne suffit pas. Les dix exemples n'étaient pas inutiles ; leur fonction diffère. Une analyse qui oppose simplement expérience mauvaise et raison bonne perd cette différence de rôle.

Exercice 2 - Contrôler un argument. « Tous les bus que j'ai pris cette semaine étaient en retard ; donc tous les bus de cette ville seront toujours en retard. » Donnez trois extensions non justifiées et reformulez une conclusion plus limitée.

Correction : l'argument passe des bus utilisés à tous les bus, d'une semaine à toutes les périodes et d'un constat passé à tout avenir. Une conclusion limitée dit que les trajets observés cette semaine ont présenté des retards selon les critères annoncés. Une hypothèse sur une difficulté du réseau peut être examinée avec d'autres données. Limiter la conclusion ne nie pas les désagréments observés ; cela ajuste sa portée aux raisons disponibles.

Exercice 3 - Nécessité et contingence. Classez « cette salle contient vingt chaises » et « un nombre divisible par deux est pair dans la définition utilisée ». Que faudrait-il pour vérifier chacune ?

Correction : la première demande une information empirique située ; le nombre de chaises pourrait être différent. La seconde renvoie ici à la définition et à la structure arithmétique. Une

objection concernant une chaise déplacée ne touche pas l'énoncé arithmétique ; une erreur dans une définition ne se corrige pas en comptant seulement le mobilier. Précisez toujours le sens des mots avant de classer.

Exercice 4 - Lire un repère philosophique. Expliquez avec vos mots pourquoi commencer dans l'expérience ne signifie pas nécessairement dériver entièrement de l'expérience. Utilisez un exemple original, sans attribuer celui-ci à Kant.

Correction possible : découvrir un problème de classement en rencontrant des objets peut déclencher l'activité de pensée ; les critères et opérations employés pour les comparer ne se réduisent pas à la simple liste de rencontres. Cette explication rend intelligible la distinction, mais ne prouve pas à elle seule toute la théorie kantienne. Il faut conserver cette limite et ne pas utiliser un exemple scolaire comme démonstration de l'ensemble d'une doctrine.

Exercice 5 - Construire une mini-dissertation. Proposez un parcours pour « L'expérience suffit-elle à instruire ? » avec une objection précise à chaque étape.

Correction possible : l'expérience expose à des faits que la pensée ne peut inventer à volonté ; toutefois, des rencontres nombreuses peuvent rester mal interprétées. Il faut donc des concepts et des règles de comparaison ; pourtant, ces règles peuvent enfermer l'observation dans des attentes. Une instruction réfléchie associe alors exposition au réel et révision des catégories. Ce parcours est une solution possible, à développer par des arguments ; il ne garantit aucune note et ne remplace pas la rédaction.

9. Erreurs fréquentes et fiche de révision

Les caricatures habituelles attribuent aux rationalistes le refus de tout sens et aux empiristes le refus de toute pensée. D'autres confusions assimilent a priori à opinion sans examen, nécessaire à très fréquent, ou expérience à preuve automatiquement concluante. Corrigez-les en identifiant la thèse exacte, le domaine et le type de justification. Un auteur doit être lu sur un passage déterminé, pas réduit à une devise imaginaire.

Fiche de révision : origine d'une idée et fondement de sa validité diffèrent ; une induction dépasse les cas observés ; une déduction valide conserve la vérité sous ses hypothèses ; une observation doit être organisée pour répondre à une question. A priori et a posteriori concernent le statut des raisons, pas seulement une chronologie. Une pensée devient plus rigoureuse quand elle sait ce que ses moyens établissent et ce qu'ils laissent ouvert.

Sources primaires vérifiées le 11 octobre 2026 : Locke, Essai sur l'entendement humain, livre II, chapitre I, https://www.gutenberg.org/cache/epub/10615/pg10615-images.html ; Hume, Enquête sur l'entendement humain, section IV, https://www.gutenberg.org/cache/epub/9662/pg9662-images.html ; Kant, Critique de la raison pure, introduction, https://www.gutenberg.org/cache/epub/4280/pg4280-images.html. Éditions anciennes en anglais utilisées pour contrôler les repères, sans citations ni traduction longue. Tous les scénarios, développements d'exercices et corrections sont originaux LFDP.

CHAPITRE 4 - SCIENCE ET TECHNIQUE : MODÈLES, EXPLICATION ET RESPONSABILITÉ

1. Distinguer connaître et produire

La science cherche notamment à construire des connaissances justifiées, des descriptions et des explications contrôlables. La technique organise des moyens pour obtenir un résultat : fabriquer, transformer, communiquer, conserver. Elles entretiennent de nombreux rapports, mais elles ne sont pas synonymes. Une pratique technique peut précéder l'explication scientifique de son efficacité. Une recherche scientifique peut ne pas viser une application immédiate. L'instrument technique peut ensuite permettre une observation inaccessible auparavant, tandis qu'une connaissance nouvelle peut transformer une fabrication.

Le savoir-faire désigne une capacité pratique qui ne se réduit pas toujours à une suite de propositions explicitement formulées. Une personne peut régler un instrument avec adresse sans exposer toute la physique de son fonctionnement. Cela n'implique ni que son geste soit arbitraire ni qu'il fournisse une théorie complète. Une analyse philosophique demande quelles raisons justifient la confiance dans une pratique et quelles informations permettent de transmettre, contrôler ou corriger ses effets.

Dans une situation fictive, un groupe développe un appareil qui trie des objets selon leur couleur. Sa réussite technique se mesure d'abord par la tâche accomplie. Une explication scientifique examine le signal, le capteur et les relations physiques utilisées. Une évaluation morale demande encore pourquoi trier ces objets, quelles erreurs sont acceptables et qui subit leurs conséquences.

Un même dispositif ouvre donc plusieurs questions. Une réponse efficace à la première ne clôt pas les deux autres.

2. Hypothèse, théorie et modèle

Une hypothèse est une proposition examinée à titre de possibilité explicative ou de point de départ. Une théorie constitue un ensemble organisé de concepts et de relations dont le statut dépend des raisons et contrôles disponibles. Le mot théorie ne signifie pas simplement une idée sans preuve. Un modèle représente certains aspects d'un objet pour répondre à une question ; il peut simplifier délibérément sans être inutile. Une maquette, une relation mathématique et une simulation n'accomplissent pas exactement la même tâche.

Le modèle d'un trajet entre deux villes peut ignorer les détails de chaque bâtiment parce qu'ils ne sont pas pertinents pour la durée d'un déplacement. Si la question concerne l'accès d'une personne à une entrée particulière, ces détails deviennent importants. La simplification se juge donc par une finalité et un domaine. Un modèle n'est pas une version réduite de toute la réalité qui devrait convenir à toutes les questions. Il est un instrument dont les hypothèses doivent être visibles.

Une explication cherche un rapport intelligible entre phénomènes ; une prévision annonce ce qui devrait être observé sous des conditions données. Une relation peut prévoir convenablement dans un domaine sans constituer l'explication finale de tout le mécanisme. À l'inverse, comprendre un mécanisme général ne donne pas toutes les données nécessaires à une prévision précise. Confondre ces deux fonctions conduit à exiger d'un résultat ce qu'il ne prétend pas établir.

3. Tester sans transformer chaque succès en preuve totale

Un contrôle compare des conséquences attendues à des observations. Si une conséquence échoue, il faut examiner l'hypothèse mais aussi les conditions du test, les mesures et les hypothèses auxiliaires. Cette complexité ne doit pas permettre de sauver n'importe quelle idée après chaque échec. Une démarche sérieuse annonce ce qui pourrait compter contre une proposition et ce qui justifierait sa révision. L'impossibilité de rencontrer la moindre objection prive une thèse de contrôle réel.

Exemple original : deux groupes expliquent pourquoi un objet s'use rapidement. L'un invoque le matériau ; l'autre les conditions d'utilisation. Ils doivent construire une comparaison permettant de distinguer ces facteurs. Observer seulement un objet usé ne tranche pas. Modifier plusieurs conditions à la fois peut produire un résultat sans identifier la cause. Une enquête organisée cherche des contrastes pertinents, respecte ses contraintes et distingue ce qu'elle a contrôlé de ce qu'elle suppose encore.

La reproductibilité, l'accès à une méthode et la possibilité de contradiction contribuent à l'examen collectif. Cela ne signifie pas que chaque personne puisse reproduire immédiatement toute observation ni que toutes les sciences emploient le même protocole. Certaines étudient des événements singuliers avec des traces ; d'autres répètent des situations contrôlées. L'exigence commune porte sur des raisons examinables, et non sur une recette unique appliquée sans égard à l'objet.

4. Un repère primaire chez Francis Bacon

Dans le Novum Organum, Bacon critique les habitudes qui empêchent l'esprit d'interroger la nature et souligne le rôle des instruments et méthodes. Son lien entre connaissance des causes et capacité d'agir constitue un repère pour notre question. Il ne faut pas lui attribuer toutes les pratiques scientifiques contemporaines ni présenter son texte comme un manuel opérationnel actuel. Le passage vérifié sert ici à distinguer l'assurance d'une opinion et l'organisation d'une enquête.

La Nouvelle Atlantide met en scène une institution de recherche dans un récit utopique. Il s'agit d'une construction littéraire, non d'un compte rendu d'une société observée. Cette différence de statut importe : une fiction peut explorer un rapport entre savoir, organisation collective et pouvoir sans fournir une preuve historique de son efficacité. Nous pouvons ainsi discuter les finalités d'une recherche et son contrôle social sans confondre récit et expérience.

5. La neutralité technique : une thèse à préciser

Une première idée affirme que la technique est neutre : seul son usage serait bon ou mauvais. Elle souligne avec raison qu'un même outil peut servir plusieurs finalités et que les utilisateurs font des choix. Mais elle rencontre une difficulté lorsque la conception d'un outil favorise certains comportements, impose des contraintes ou distribue les capacités de manière inégale. Une plateforme organisée pour attirer continuellement l'attention n'est pas identique à un simple support interchangeable.

L'idée concurrente attribue à la technique une logique propre qui transformerait les pratiques. Elle permet d'examiner les effets d'organisation, mais elle devient trop forte si elle supprime toute possibilité de décision humaine. Une analyse plus précise distingue

plusieurs moments : choix de conception, conditions d'accès, usages réels, règles collectives et conséquences non prévues. La responsabilité peut être distribuée sans disparaître. Il faut identifier ce que chaque acteur pouvait connaître et modifier.

Prenons un scénario fictif de planification. Un logiciel attribue automatiquement les créneaux d'une salle commune. Il peut optimiser un taux d'occupation tout en défavorisant des personnes disponibles seulement à certaines heures. Le choix du critère fait déjà partie de la conception. Dire que l'algorithme ne fait que calculer ne répond pas à la question du but choisi. Il faut examiner si l'efficacité mesurée correspond aux valeurs que la collectivité veut défendre.

6. Pouvoir faire et devoir faire

La possibilité technique d'une action n'établit pas sa légitimité. Si l'on peut enregistrer une information, il faut encore justifier pourquoi, avec quelles limites et au bénéfice de qui. À l'inverse, reconnaître un devoir ne garantit pas les moyens de l'accomplir. Une discussion raisonnable doit donc relier finalités, capacités et conséquences, sans déduire automatiquement la norme du fait disponible.

Une argumentation morale peut examiner les droits, les effets, les engagements et les conditions d'un choix autonome. Ces critères peuvent entrer en tension. Une innovation facilite un service mais modifie la dépendance de ses usagers ; un dispositif accroît une efficacité mais réduit une possibilité de contestation. Le problème n'est pas de condamner tout changement. Il consiste à demander si les gains allégués sont réels, comment leurs coûts sont répartis et quelles alternatives restent possibles.

La responsabilité suppose également une temporalité. Certains effets apparaissent immédiatement, d'autres plus tard. Une

absence de dommage observé aujourd'hui ne prouve pas l'absence de tout effet futur. Mais une possibilité imaginable n'établit pas non plus un danger certain. Il faut distinguer ignorance, incertitude argumentée et risque évalué, puis examiner des décisions proportionnées et révisables. Le vocabulaire de la précaution doit être expliqué, pas utilisé comme autorisation automatique ou interdiction générale.

7. Deux expériences de pensée originales

Première expérience : une ville fictive automatise la gestion d'une bibliothèque. L'outil réduit le temps de recherche et permet davantage d'accès, mais son classement invisibilise certains ouvrages. Comparez trois critères : rapidité, diversité accessible et possibilité de comprendre le classement. Un système plus rapide n'est pas nécessairement supérieur sur les trois dimensions. La question devient celle des finalités et de leur articulation, non celle d'un progrès pris comme un chiffre unique.

Seconde expérience : un groupe peut produire un objet plus durable mais plus difficile à réparer, ou un objet moins durable mais dont les pièces sont accessibles. Le choix ne peut pas être résolu par le seul mot durable. Il faut définir la durée pertinente, les usages et les conditions de réparation. Cette situation fictive montre qu'un critère séduisant peut masquer plusieurs évaluations. Une pensée critique ne s'arrête pas au nom d'une qualité ; elle examine la manière de la mesurer.

Dans les deux cas, une solution peut être argumentée sans être parfaite. Une règle de révision et un contrôle des résultats rendent le choix plus responsable. Reconnaître les limites ne signifie pas que toute décision soit arbitraire. Cela signifie que l'on distingue une justification suffisante pour agir et une garantie absolue que l'on ne possède pas.

8. Exercices progressifs corrigés

Exercice 1 - Identifier les questions. Un dispositif trie correctement 95 objets fictifs sur 100. Formulez une question technique, une question scientifique et une question morale distinctes.

Correction possible : comment améliorer la réussite du tri dans les conditions annoncées ? Quel mécanisme explique les erreurs ? Quelles conséquences ces erreurs produisent-elles pour les personnes concernées et sont-elles acceptables ? Le taux fictif ne répond pas aux trois questions. Il faut aussi examiner la composition des cas et la définition d'une réussite. Aucune performance réelle d'un système n'est attestée par l'exercice.

Exercice 2 - Domaine d'un modèle. Une carte simplifie un réseau de déplacement et ignore les escaliers. Est-elle nécessairement fausse ? Donnez une réponse qui distingue deux finalités.

Correction : elle peut être adaptée pour représenter les grandes correspondances et inadéquate pour évaluer l'accessibilité d'un trajet. La simplification doit être jugée relativement à la question. Si la carte est présentée comme une description complète d'accessibilité, son omission devient pertinente. Le même contenu peut donc avoir une utilité limitée et une prétention excessive.

Exercice 3 - Tester une explication. Une hypothèse affirme qu'un objet fonctionne mal à cause de sa couleur. Le fabricant change sa couleur, son matériau et sa taille ; le nouvel objet fonctionne mieux. Peut-on attribuer le résultat à la couleur seule ?

Correction : plusieurs facteurs ont été modifiés ; le résultat ne les sépare pas. Il faut une comparaison adaptée permettant d'examiner leur contribution, dans des conditions contrôlées et réalisables. Le succès est compatible avec plusieurs explications. Une amélioration pratique ne constitue pas automatiquement une identification de cause.

Exercice 4 - Neutralité. Expliquez pourquoi « chacun choisit son usage » ne suffit pas à établir la neutralité d'un dispositif, sans supprimer toute responsabilité de l'utilisateur.

Correction possible : la conception peut rendre certaines actions faciles et d'autres difficiles, sélectionner des options ou orienter l'attention. Ces conditions influencent l'usage sans déterminer chaque action de manière absolue. Il faut donc examiner les responsabilités de conception et d'utilisation ensemble. Une influence n'est pas une contrainte invincible ; une liberté restante n'efface pas les effets d'organisation.

Exercice 5 - Construire un argument normatif. À partir de l'exemple de la salle commune, défendez une règle qui permette de contester une allocation automatique. Donnez une objection et une réponse.

Correction possible : une règle de contestation protège les situations que le critère initial ignore et permet de corriger des erreurs. L'objection invoque un ralentissement du service ou des demandes abusives. La réponse peut prévoir des raisons explicites, une procédure limitée et une révision du critère commun. Il faut montrer pourquoi le coût de contrôle est justifié, plutôt que supposer que toute contestation est nécessairement bonne ou inutile.

Exercice 6 - Dissertation brève. Proposez une tension pour « Le progrès technique est-il toujours un progrès humain ? » et une progression en deux ou trois étapes selon votre argument.

Correction possible : les techniques augmentent des capacités et peuvent libérer de certaines contraintes ; pourtant, des capacités nouvelles peuvent renforcer une dépendance ou distribuer inégalement les bénéfices. Il faut examiner le critère de progrès humain et les conditions collectives d'usage. Un parcours peut aller des gains réels à leurs limites, puis aux règles permettant leur

évaluation. Ce chemin doit être développé avec des exemples analysés et non avec une liste d'inventions.

9. Erreurs fréquentes et fiche de révision

Les confusions principales assimilent théorie à simple supposition, modèle à copie totale, réussite pratique à explication certaine et possibilité technique à permission morale. D'autres présentent les sciences comme une méthode unique ou font de toute erreur la preuve de leur arbitraire. Pour vous corriger, distinguez statut d'une proposition, contrôle disponible, domaine d'application et finalité. Une révision argumentée est une force de l'enquête, pas une preuve automatique d'échec.

Fiche de révision : science et technique coopèrent sans être identiques ; une hypothèse s'examine ; un modèle sélectionne ; une prévision et une explication n'accomplissent pas exactement la même fonction. Les choix de conception ont des effets ; les usages et règles collectives comptent aussi. La responsabilité demande d'identifier acteurs, capacités, informations et conséquences. Un progrès doit annoncer ses critères et ses limites.

Sources primaires vérifiées le 11 octobre 2026 : Francis Bacon, Novum Organum, livre I, notamment les premiers aphorismes, https://www.gutenberg.org/cache/epub/45988/pg45988-images.html ; La Nouvelle Atlantide, récit et présentation de la Maison de Salomon, https://www.gutenberg.org/cache/epub/2434/pg2434-images.html. Les éditions anciennes servent au contrôle de repères limités, sans citations ni traduction longue. Tous les scénarios, exercices et développements pédagogiques sont originaux LFDP. Aucun diagnostic, protocole clinique ou recommandation de dispositif réel.

CHAPITRE 5 - CONSCIENCE, INCONSCIENT ET IDENTITÉ : PERSONNE, MÉMOIRE ET REGARD D'AUTRUI

1. Plusieurs sens de conscience

La conscience peut désigner le fait d'éprouver ou de percevoir quelque chose. Elle peut aussi désigner la capacité de se rapporter à soi comme sujet de cette expérience. Enfin, la conscience morale concerne le jugement sur ce que l'on estime devoir faire. Ces sens se croisent, mais ne doivent pas être confondus. Une personne peut être attentive à une sensation sans formuler un jugement moral ; elle peut juger une action injuste sans comprendre entièrement les causes de son propre jugement.

La conscience immédiate accompagne une expérience vécue ; la réflexion prend cette expérience pour objet. Dans une situation fictive, une élève écoute un morceau puis cherche à comprendre ce qu'elle a ressenti. Le second moment ajoute une interrogation sur le premier. La réflexion peut rendre une expérience plus intelligible, mais elle n'en restitue pas automatiquement tous les détails. Une description après coup sélectionne, organise et parfois modifie ce dont on se souvient.

Le problème philosophique se formule ainsi : la présence à soi permet-elle de se connaître entièrement ? Elle semble offrir un accès privilégié à nos vécus, puisque personne ne ressent exactement à notre place. Pourtant, nos motifs, habitudes et souvenirs peuvent demeurer partiellement opaques. Il faut donc distinguer l'expérience de soi et une connaissance complète de soi. Ce chapitre examine cette tension sans proposer de diagnostic psychologique ni de méthode thérapeutique.

2. Être sujet et devenir objet de réflexion

Le sujet est ici celui auquel l'expérience se rapporte et qui peut dire je. L'objet est ce vers quoi se dirige une pensée ou une observation. Lorsque je réfléchis à ma décision, je prends un aspect de moi pour objet sans cesser d'être le sujet de cette réflexion. Cette structure explique une difficulté : je ne peux pas me placer simplement à l'extérieur de toute ma vie comme un observateur totalement indépendant. Mais elle n'interdit pas une connaissance progressive appuyée sur des indices et des échanges.

Le repère cartésien étudié dans le Discours de la méthode met en relation l'activité de penser et l'assurance d'une existence du sujet pensant. Il ne faut pas lui faire établir directement le contenu entier d'une biographie ou l'exactitude de tous les souvenirs. Reconnaître que je pense n'implique pas que chaque interprétation de mes pensées soit vraie. Une assurance fondamentale et une connaissance détaillée n'ont pas la même portée.

Une scène originale permet de travailler cette distinction. Un élève affirme avoir refusé une invitation uniquement pour travailler. Plus tard, il reconnaît qu'il craignait aussi une comparaison avec d'autres. Ce changement d'interprétation ne prouve pas qu'il ne connaissait rien de sa décision initiale. Il montre que plusieurs motifs peuvent coexister et que leur hiérarchie peut être mal comprise. La connaissance de soi s'améliore parfois sans passer d'une ignorance totale à une transparence complète.

3. Identité numérique et ressemblance

Deux objets peuvent se ressembler parfaitement et rester deux objets distincts. L'identité numérique concerne le fait d'être une seule et même réalité ; l'identité qualitative concerne des propriétés communes. Deux exemplaires d'un livre ont un contenu identique mais ne sont pas le même exemplaire. Cette distinction permet de poser la question de l'identité personnelle : comment une personne demeure-t-elle la même à travers des changements de corps, de connaissances, de projets et de relations ?

La permanence des propriétés ne peut être exigée entièrement, puisque vivre implique des transformations. L'élève devenu adulte ne conserve ni tous ses traits ni toutes ses croyances. Pourtant, nous reconnaissons une continuité et attribuons des engagements à travers le temps. Il faut chercher ce qui fonde cette continuité sans réduire l'identité à une ressemblance photographique. Le corps, la mémoire, les relations et le récit de vie fournissent des critères dont les fonctions peuvent différer.

Une identité administrative permet de relier des documents et des droits ; une identité vécue exprime la manière de se reconnaître dans ses expériences ; une identité morale intervient dans la responsabilité. Ces trois usages ne doivent pas être automatiquement fusionnés. Une personne qui ne se reconnaît plus dans une ancienne opinion reste généralement liée à son histoire, mais peut expliquer son changement. Dire qu'elle est devenue différente ne règle pas à lui seul les questions de promesse ou de responsabilité.

4. Mémoire et continuité : un repère chez Locke

Dans le chapitre consacré à l'identité de son Essai, Locke distingue l'identité de l'être humain et celle de la personne, en examinant le rôle de la conscience à travers le temps. Son expérience de pensée du prince et du savetier sert à isoler ces critères. Il s'agit d'un scénario philosophique, non d'un transfert observé. Nous retenons cette distinction limitée, sans résumer toute sa théorie.

Notre exemple original remplace le récit ancien par une question simple. Une personne a signé un engagement plusieurs années auparavant ; elle ne se rappelle plus le détail de la journée, mais des documents et des témoins permettent de la relier à l'acte. Faut-il conclure que l'absence de souvenir efface toute responsabilité ? Le critère de mémoire immédiate rencontre ici une difficulté. On doit examiner la nature de l'engagement, les preuves et les conditions de responsabilité, sans traiter cette question comme un conseil juridique individuel.

La mémoire peut contribuer à une continuité sans être un registre parfait. Des souvenirs existent, se modifient ou manquent ; un récit personnel les relie. Mais un récit cohérent n'est pas nécessairement entièrement exact. La connaissance de soi nécessite parfois des documents ou le témoignage d'autrui, tout en conservant une distinction entre faits, interprétation et appréciation. Une dépendance à des traces ne réduit pas une personne à un dossier.

5. L'inconscient : distinguer absence d'attention et hypothèse dynamique

Le mot inconscient peut désigner, dans un sens descriptif, ce qui n'est pas actuellement présent à la conscience. Une compétence routinière peut s'exercer sans que chaque détail soit réfléchi. Dans une théorie psychanalytique, l'inconscient reçoit un sens plus spécifique, lié à des processus et conflits que la conscience ne reconnaît pas directement. Il ne faut pas identifier toute action automatique à cette conception particulière. Un même mot peut désigner des niveaux de description différents.

Dans son Introduction à la psychanalyse, Freud examine notamment des erreurs et oublis comme des phénomènes susceptibles d'interprétation. Ce repère primaire est présenté comme une proposition historique de théorie, pas comme la preuve que tout oubli révèle un désir déterminé. Les exemples cliniques du livre ne sont pas reproduits. Le guide ne permet ni d'interpréter un symptôme, ni de traiter une personne, ni d'évaluer une maladie.

Le problème philosophique demeure : si des motifs ne sont pas reconnus par le sujet, comment peut-il en acquérir une connaissance justifiée ? Une hypothèse doit être distinguée d'une attribution certaine. Si toute objection devient automatiquement une confirmation, l'interprétation perd la possibilité d'être contrôlée. Inversement, une limite de la connaissance immédiate ne prouve pas qu'aucun motif non conscient n'existe. Il faut examiner les raisons et le statut des propositions plutôt que choisir entre transparence absolue et explication totale par une cause cachée.

6. Habitudes, attention et liberté

Une personne qui a appris à saisir rapidement un objet n'analyse pas à chaque fois chaque mouvement. Cette automatisation peut augmenter ses capacités au lieu de supprimer sa liberté. Elle peut consacrer son attention à d'autres aspects d'une tâche. Le manque de réflexion détaillée n'est donc pas toujours un défaut. Il faut examiner ce qui reste contrôlable, modifiable et approprié à la situation.

Dans un scénario fictif, une élève ouvre automatiquement une application pendant une pause. Elle décide ensuite d'examiner les circonstances qui déclenchent ce geste. Reconnaître une habitude peut permettre de modifier son environnement ou son choix. Cela ne fournit pas une mesure générale de sa liberté ni un diagnostic de dépendance. Le scénario montre seulement qu'une prise de conscience peut transformer un rapport à l'action sans éliminer instantanément toutes les contraintes.

L'idée selon laquelle nous sommes libres uniquement lorsque chaque détail est conscient serait trop exigeante. L'idée opposée selon laquelle les habitudes rendent toute réflexion inutile serait également excessive. On peut distinguer les gestes routiniers qui soutiennent un projet et les routines qui l'empêchent. La liberté demande alors une capacité de révision des fins et moyens, pas une présence mentale totale à chaque mouvement. Le chapitre suivant approfondira le lien entre cette capacité et les déterminismes.

7. Autrui : obstacle, témoin et condition de reconnaissance

Le regard d'autrui peut enfermer une personne dans une étiquette. Une erreur ancienne devient tout son caractère ; une appartenance devient toute son identité. Cette réduction est contestable parce qu'elle efface les changements, les différences individuelles et les raisons de l'action. Mais l'autre peut aussi révéler une incohérence que le sujet n'avait pas vue ou reconnaître une capacité dont il doutait. Autrui n'est donc pas seulement un miroir ni seulement un obstacle.

Deux personnes fictives préparent un projet. L'une se décrit comme incapable d'expliquer ses idées ; l'autre remarque qu'elle les expose clairement lorsqu'elle dispose d'un schéma. Cette observation peut ouvrir un apprentissage. Elle ne donne pas à l'observateur une autorité complète sur l'identité du sujet. Un échange raisonnable combine expérience personnelle et indices partageables, sans imposer qu'une seule voix définisse entièrement une personne.

La reconnaissance comporte une dimension morale et sociale. Une personne demande à être traitée comme capable de parole et de choix, pas seulement comme un objet classé. Cette exigence ne signifie pas que tous ses jugements doivent être approuvés. On peut contester une proposition en maintenant le respect du sujet. Distinguer personne et affirmation rend possible une discussion ferme sans réduction de l'autre à une erreur.

8. Deux tensions à argumenter

Première tension : se connaître exige parfois de prendre de la distance, mais on ne peut pas abandonner toute expérience personnelle. Une solution possible consiste à multiplier des perspectives et à conserver la possibilité de correction. Cette solution ne garantit pas une connaissance définitive. Elle fournit une manière de rendre les raisons plus explicites et de comparer les interprétations.

Seconde tension : l'identité suppose une continuité, mais elle doit permettre le changement. Une promesse relie des moments différents ; une conversion d'opinion peut être sincère sans effacer le passé. L'enjeu est de comprendre comment une personne peut répondre de son histoire et réviser ses projets. Une théorie qui exige une immutabilité complète ne décrit pas correctement une vie ; une théorie qui efface toute continuité rend difficile l'engagement durable.

Il faut aussi éviter une conclusion discriminatoire : aucune difficulté de mémoire ou de conscience ne permet à ce guide de retirer à une personne sa dignité ou ses droits. Une discussion de critères philosophiques n'est pas une règle administrative ni clinique. Les expériences de pensée isolent des problèmes ; elles n'autorisent pas à traiter des personnes réelles comme des illustrations dépourvues de protection.

9. Exercices progressifs corrigés

Exercice 1 - Les sens de conscience. Classez : je perçois une lumière ; je réfléchis à la manière dont j'ai décidé ; j'estime avoir agi injustement. Pourquoi les trois phrases peuvent-elles concerner une même personne sans être équivalentes ?

Correction : la première décrit une conscience d'objet, la deuxième une réflexion sur soi, la troisième un jugement moral. Elles

peuvent se succéder ou coexister, mais leur contenu diffère. Identifier une sensation ne garantit pas une connaissance de ses motifs ; réfléchir à une décision ne suffit pas à établir sa valeur morale. Les distinctions évitent un passage injustifié d'un sens à l'autre.

Exercice 2 - Identité. Deux personnes portent le même nom et ont des goûts semblables. Peut-on conclure qu'elles sont la même personne ? Comparez identité numérique et qualitative.

Correction : des propriétés partagées établissent une ressemblance, non une identité numérique. Il faut des critères de continuité adaptés à la question. Un nom commun n'efface pas la distinction des biographies. Cette réponse simple prépare la question plus difficile de la permanence d'une personne qui change de propriétés : la ressemblance ne résout pas tout.

Exercice 3 - Mémoire. Un témoignage contredit un souvenir. Proposez une enquête qui ne donne automatiquement raison ni au souvenir ni au témoin.

Correction possible : préciser le fait concerné, comparer les conditions d'observation, rechercher des traces pertinentes et distinguer détail factuel et interprétation. Un souvenir vécu mérite attention mais peut être imparfait ; un témoin externe peut également se tromper. Une convergence de raisons indépendantes renforce une conclusion sans rendre toute la biographie transparente.

Exercice 4 - Inconscient. Pourquoi un geste effectué sans réflexion détaillée ne démontre-t-il pas à lui seul une explication psychanalytique déterminée ?

Correction : l'absence d'attention décrit un phénomène, tandis qu'une théorie précise propose une explication de ses causes et relations. Plusieurs explications peuvent être compatibles avec un

geste routinier. Il faut des raisons supplémentaires et un statut d'hypothèse contrôlable. Ne transformez pas cet exercice en interprétation d'une personne réelle ni en diagnostic.

Exercice 5 - Autrui. Une amie déclare : « Tu as changé d'avis, donc tu n'es plus la même personne et tes promesses ne comptent plus. » Construisez une objection nuancée.

Correction possible : un changement qualitatif ne supprime pas nécessairement la continuité de la personne. Des engagements peuvent demeurer, mais leur interprétation demande les circonstances et leur nature. On peut reconnaître un changement sincère sans effacer arbitrairement toutes les relations antérieures. L'objection vise l'inférence générale, pas une situation juridique particulière.

Exercice 6 - Dissertation. Formulez un problème pour « La conscience de soi suffit-elle à se connaître ? » et construisez une transition entre deux étapes.

Correction possible : l'expérience de soi donne un accès que personne ne peut entièrement remplacer ; pourtant, motifs et souvenirs peuvent être partiellement opaques. Une première étape reconnaît cet accès privilégié, puis une transition montre qu'éprouver n'est pas expliquer entièrement. Une seconde examine les moyens de contrôle et le rôle d'autrui. Il faut enfin préciser le type de connaissance possible, sans promettre une transparence absolue.

10. Erreurs fréquentes et fiche de révision

Les erreurs habituelles confondent conscience morale et perception, identité et ressemblance, absence de souvenir et absence d'histoire, habitude et inconscient théorique. D'autres attribuent à un philosophe une doctrine complète à partir d'une expérience de pensée ou transforment un exemple en diagnostic. Pour vous corriger, précisez toujours le sens du terme et le statut de l'énoncé : vécu, hypothèse, argument, témoignage ou règle.

Fiche de révision : conscience immédiate et réflexion diffèrent ; se rapporter à soi ne signifie pas se connaître entièrement ; identité numérique et qualitative doivent être distinguées. La mémoire et autrui contribuent à l'enquête sans être infaillibles. Le mot inconscient possède plusieurs usages. Une réflexion sur la personne conserve sa dignité et ne remplace aucun jugement clinique ou juridique individuel.

Sources primaires vérifiées le 11 octobre 2026 : Descartes, Discours de la méthode, partie IV, https://www.gutenberg.org/cache/epub/59/pg59-images.html ; Locke, Essai sur l'entendement humain, livre II, chapitre XXVII, https://www.gutenberg.org/cache/epub/10615/pg10615-images.html ; Freud, Introduction à la psychanalyse, conférences introductives et distinction des processus, édition ancienne https://www.gutenberg.org/cache/epub/38219/pg38219-images.html. Repères limités, sans citation ni protocole clinique reproduit. Analyses et exercices originaux LFDP.

CHAPITRE 6 - LIBERTÉ ET DEVOIR : CHOIX, DÉTERMINISMES, AUTONOMIE ET CONTRAINTES

1. Identifier ce que l'on appelle libre

La liberté ne désigne pas toujours la même propriété. Une personne peut être libre de sortir parce qu'aucune interdiction ne l'empêche, capable de sortir parce qu'elle dispose d'un moyen de déplacement, et pourtant hésiter sous l'effet d'une peur. L'absence d'obstacle extérieur, la capacité effective et la maîtrise de soi ne sont donc pas équivalentes. Une analyse gagne à préciser lequel de ces sens intervient plutôt qu'à déclarer immédiatement que la personne est libre ou ne l'est pas.

La liberté d'action concerne la possibilité de faire quelque chose ; la liberté de choix concerne la manière dont une décision se forme. Le libre arbitre désigne, dans certaines conceptions, une capacité de choisir qui ne serait pas entièrement déterminée par les causes antérieures. L'autonomie désigne une capacité à se donner ou à reconnaître une règle dont on comprend la justification. Ces définitions ouvrent des questions différentes. Pouvoir suivre une envie ne prouve pas que cette envie a été librement formée ; agir selon une règle ne prouve pas que cette règle soit une contrainte étrangère.

Notre problème sera le suivant : être libre exige-t-il de ne dépendre de rien, ou de comprendre et d'organiser certaines dépendances ? Une indépendance absolue paraît difficile à concevoir pour un être qui apprend une langue, reçoit une éducation et vit avec d'autres. Pourtant, reconnaître ces conditions ne doit pas conduire à traiter toute conduite comme une simple réaction automatique. Entre la toute-puissance imaginaire et la

disparition du sujet, il faut examiner plusieurs niveaux de pouvoir, de réflexion et de responsabilité.

2. Déterminisme, fatalisme et explication

Le déterminisme affirme que des événements dépendent de conditions et de lois. Dans une version générale, chaque événement a des causes suffisantes. Le fatalisme affirme qu'un résultat arrivera quoi que l'on fasse. Ces idées ne sont pas identiques : si mon travail contribue à une réussite, ce travail peut être une cause déterminante ; le déterminisme ne le rend pas inutile. Le fatalisme, au contraire, présente l'issue comme indépendante de mes efforts. Confondre les deux transforme une explication des actions en invitation injustifiée à ne plus agir.

Une situation fictive permet de préciser l'enjeu. Une élève prépare un examen et dort davantage avant l'épreuve. Ses résultats dépendent en partie de sa préparation, de son état de fatigue et des questions proposées. Dire que ces conditions influencent le résultat n'implique pas que celui-ci aurait été identique sans préparation. Son effort appartient à la situation causale, il n'est pas situé hors du monde. Une action peut avoir des conditions et demeurer efficace.

Il faut aussi distinguer expliquer une conduite et la justifier. Une pression de groupe peut contribuer à expliquer une décision regrettable ; elle ne la rend pas nécessairement acceptable. Toutefois, l'examen des conditions peut modifier l'appréciation de la responsabilité, en révélant une menace ou une incapacité que l'on ignorait. Ce passage exige un argument moral ou juridique supplémentaire. La simple présence d'une cause n'acquitte pas automatiquement, pas plus que l'ignorance des causes ne prouve une liberté totale.

Enfin, une difficulté de prévision ne suffit pas à réfuter tout déterminisme. Un système peut être difficile à prévoir parce que ses conditions sont nombreuses ou mal connues. Inversement, un événement imprévisible ne constitue pas automatiquement une décision libre : un tirage aléatoire n'est pas une volonté réfléchie. La liberté ne peut donc pas être assimilée sans examen à l'absence de calcul possible.

3. Une liberté compatible avec des motifs ?

Une première conception exige que j'aie réellement pu agir autrement dans une situation identique. Elle insiste sur le pouvoir de commencer une action sans être entièrement fixé par des causes antérieures. Cette conception exprime fortement l'expérience du choix et la différence entre décision et automatisme. Elle rencontre cependant une question : si l'action échappe entièrement à mes raisons, à mes habitudes et à mon caractère, qu'est-ce qui permet encore de la reconnaître comme mon action plutôt que comme un événement arbitraire ?

Une autre approche considère qu'une conduite peut être libre lorsqu'elle procède de mes raisons et de mes intentions, sans coercition décisive, même si ces raisons ont elles-mêmes une histoire. On parle généralement de compatibilisme lorsque liberté et détermination causale sont pensées comme compatibles. L'enjeu se déplace alors : il ne s'agit plus d'exiger une absence totale de causes, mais de distinguer les causes qui passent par la réflexion de celles qui empêchent ou court-circuitent cette réflexion.

Comparons deux cas originaux. Dans le premier, un étudiant accepte un travail parce qu'il en comprend les conditions et juge qu'il correspond à un projet. Dans le second, une menace grave le contraint à accepter le même contrat. Les gestes visibles peuvent se ressembler, mais leur organisation diffère. Le premier cas fait

intervenir une appropriation des motifs ; le second réduit fortement la possibilité de refus. Cela ne résout pas toute la question du libre arbitre, mais fournit un critère concret pour analyser l'action.

L'objection demeure sérieuse : des préférences manipulées peuvent être vécues comme personnelles. Le seul fait de dire que j'ai voulu ne suffit donc pas toujours. Il faut examiner la qualité de l'information, l'accès aux alternatives, la possibilité de réviser son choix et les influences qui échappent au contrôle. La liberté devient alors une capacité à renforcer, avec des conditions éducatives et sociales, plutôt qu'une propriété que l'on attribue une fois pour toutes.

4. Comprendre la nécessité : un repère chez Spinoza

Dans les définitions de la première partie de l'Éthique, Spinoza distingue ce qui agit selon la nécessité de sa propre nature et ce qui est déterminé extérieurement à agir d'une certaine manière. Ce repère invite à ne pas identifier immédiatement liberté et absence de nécessité. Nous ne résumons pas son système : nous retenons cette distinction pour demander si comprendre les causes de nos conduites peut augmenter notre puissance d'agir.

Un exemple original rend ce déplacement intelligible. Une personne répond avec irritation à chaque interruption pendant son travail. Elle pense d'abord que chaque réaction exprime simplement son choix. En observant ses habitudes, elle comprend le rôle de la fatigue, de l'organisation et des attentes implicites. Elle peut alors prévoir des pauses et clarifier ses disponibilités. Cette connaissance ne la libère pas des besoins de sommeil, mais lui permet d'organiser plus consciemment certaines conditions de son action.

Il serait pourtant abusif de déduire de cet exemple que toute difficulté personnelle se résout par une explication rationnelle. Des contraintes économiques, des violences ou des problèmes de santé ne disparaissent pas parce qu'on les comprend. L'exemple philosophique concerne une possibilité limitée de transformation, non une méthode thérapeutique ni une promesse de maîtrise. La connaissance des causes peut également montrer pourquoi une aide ou une action collective est nécessaire.

5. Obligation, contrainte et devoir

La contrainte empêche ou impose une conduite par une force ou par une situation qui réduit les possibilités. L'obligation suppose une règle qui se présente comme devant être respectée. Le devoir moral concerne ce que l'on estime devoir faire pour des raisons qui dépassent parfois son intérêt immédiat. Une obligation peut être accompagnée d'une contrainte, mais les deux notions ne se confondent pas. Une promesse peut m'obliger sans qu'une force physique me pousse à la tenir.

La distinction éclaire une difficulté : si je peux ne pas faire mon devoir, pourquoi dire que je dois le faire ? Le devoir n'annonce pas simplement un comportement inévitable. Il exprime une exigence à laquelle ma conduite peut répondre ou manquer. Cette possibilité de manquement lui donne une portée normative. Dire qu'une personne doit être honnête ne prédit pas qu'elle le sera ; cela fournit un critère pour juger certaines conduites.

Mais toute règle ressentie comme obligatoire n'est pas nécessairement justifiée. Une habitude familiale, un ordre collectif ou une tradition peuvent exercer une forte autorité psychologique sans constituer un devoir moral valable. Il faut donc examiner la source de la règle, sa portée et les personnes qu'elle concerne. L'interrogation philosophique ne consiste ni à obéir sans examen, ni à rejeter toute obligation parce qu'elle limite une envie.

Une situation fictive oppose deux élèves chargés d'un projet commun. L'un estime qu'il peut abandonner puisque personne ne pourra le contraindre ; l'autre rappelle l'engagement pris et les conséquences pour l'équipe. L'absence de sanction ne supprime pas le problème moral. Inversement, si l'engagement est devenu impossible à tenir pour une raison sérieuse, respecter les autres peut exiger d'expliquer la difficulté et de rechercher un nouvel accord plutôt que de répéter une promesse irréalisable.

6. L'autonomie et la règle universalisable

Dans les Fondements de la métaphysique des mœurs, Kant associe l'autonomie de la volonté à une législation rationnelle et examine la possibilité de vouloir une maxime comme loi universelle. Une maxime est ici un principe subjectif d'action. Ce repère ne signifie pas que chacun puisse déclarer moral tout ce qui lui plaît : l'examen vise une justification que la seule préférence personnelle ne suffit pas à fournir.

Notre exemple original concerne une réservation collective. Une personne souhaite promettre sa présence tout en décidant secrètement de venir seulement si aucune option plus agréable n'apparaît. Si tous utilisent la promesse de cette manière, l'assurance donnée aux autres perd sa fonction. L'analyse porte sur la cohérence du principe adopté et sur la manière dont les autres sont traités. Elle ne se réduit pas au calcul d'une sanction probable.

Une objection porte sur les situations de conflit : plusieurs exigences peuvent sembler entrer en concurrence, ou la description d'une maxime peut être arrangée pour obtenir le résultat souhaité. L'examen de l'universalisation demande donc de formuler honnêtement la situation et le motif. Il ne fonctionne pas comme un bouton automatique qui dispense de réfléchir aux personnes, aux conséquences et aux informations disponibles.

La différence entre autonomie et simple indépendance apparaît maintenant. Un sujet autonome ne refuse pas forcément toute règle ; il peut reconnaître une règle parce qu'il en comprend la raison. Inversement, transgresser peut être une manière de suivre une impulsion ou une pression de groupe. L'opposition entre obéir et être libre est donc trop rapide. La question décisive concerne la justification de la règle et la manière dont le sujet se rapporte à elle.

7. Les conditions sociales d'un choix effectif

Un choix légalement permis peut rester pratiquement inaccessible. Une personne dispose peut-être du droit de suivre une formation, mais manque de temps, de transport ou d'information. Distinguer permission et capacité évite de transformer une liberté abstraite en description trompeuse des possibilités réelles. Cela ne signifie pas que tout obstacle matériel soit une interdiction, mais que l'exercice d'un droit exige parfois des conditions supplémentaires.

Dans un exemple original, deux élèves peuvent théoriquement participer à une activité après les cours. L'un habite à proximité ; l'autre doit prendre le dernier transport disponible avant la fin de l'activité. Une règle identique produit des possibilités différentes. On peut discuter une adaptation sans nier la valeur d'une règle commune. Le problème devient celui de conditions équitables, qui sera approfondi dans le chapitre sur la justice.

Il faut également éviter le raisonnement inverse : puisque les conditions sont inégales, aucune initiative personnelle n'aurait d'importance. Les contraintes peuvent réduire les options sans supprimer toutes les différences entre les conduites. Une analyse précise décrit ce qui est empêché, ce qui demeure possible et les transformations collectives envisageables. Elle ne transforme ni l'individu en responsable de tout, ni la société en explication qui rendrait toute décision indifférente.

8. Exercices progressifs corrigés

Exercice 1. Classez les propositions suivantes : pouvoir matériel, permission, autonomie ou coercition. Une personne comprend et accepte une règle commune ; une autre a l'autorisation de sortir mais aucun transport ; une troisième agit sous une menace ; une quatrième dispose d'un véhicule utilisable.

Correction. Comprendre et reconnaître une règle justifiée peut relever de l'autonomie, sans que l'acceptation seule suffise à prouver cette justification. L'autorisation de sortir concerne la permission ; l'absence de transport limite la capacité effective. La menace relève de la coercition. Le véhicule fournit une possibilité matérielle, mais ne détermine pas à lui seul la liberté de décision. Plusieurs dimensions peuvent donc coexister dans une même situation.

Exercice 2. Corrigez ce raisonnement : mes efforts ont des causes, donc ils ne changent rien au résultat.

Correction. La conclusion ne suit pas de la prémisse. Des efforts causés peuvent eux-mêmes produire des effets. Il faudrait montrer que le résultat est indépendant de ces efforts, ce que la prémisse n'établit pas. Le raisonnement confond déterminisme et fatalisme. Un contre-exemple pédagogique est un apprentissage dont les exercices contribuent à une progression, même si la décision de travailler possède des motifs et des conditions.

Exercice 3. Construisez une objection à la proposition : je suis libre chaque fois que je fais ce que je veux.

Correction. On peut vouloir sous l'effet d'une information trompeuse, d'une dépendance ou d'une pression que l'on ne reconnaît pas. Le désir vécu comme personnel ne garantit donc pas une capacité de réflexion et de révision. L'objection ne prouve pas que tout désir empêche la liberté ; elle exige seulement des

critères supplémentaires, par exemple l'information et l'accès à des alternatives.

Exercice 4. Proposez une problématique pour le sujet : le devoir limite-t-il la liberté ?

Correction. Le devoir semble limiter les actions permises à mes envies, mais une règle rationnellement reconnue peut aussi exprimer une autonomie. On peut demander si la limitation d'un désir constitue nécessairement une perte de liberté, ou si certaines obligations permettent d'agir selon une justification que le sujet peut reconnaître. Un développement doit ensuite distinguer règle imposée, obligation justifiée et capacités effectives ; répéter que tout dépend ne suffirait pas.

9. Erreurs fréquentes et fiche de révision

Ne confondez pas absence de cause, absence de contrainte et absence de règle. Ne présentez pas l'imprévisible comme automatiquement libre. N'utilisez pas une explication pour justifier sans argument supplémentaire. Ne faites pas de l'autonomie un simple caprice ni du devoir un comportement nécessairement subi. Enfin, ne réduisez pas un choix à ses possibilités juridiques en oubliant les conditions qui permettent de l'exercer.

Pour réviser, définissez liberté d'action, libre arbitre, autonomie, déterminisme, fatalisme, contrainte et obligation. Expliquez en deux phrases pourquoi un effort causé peut être efficace. Construisez un cas où une règle favorise une liberté et un autre où elle constitue une domination. Distinguez enfin le motif d'une conduite, sa cause et sa justification : ces trois questions se rencontrent, mais elles n'appellent pas exactement la même réponse.

10. Sources primaires et prolongements

Spinoza, Éthique, première partie, définitions, traduction anglaise de R. H. M. Elwes : https://www.gutenberg.org/files/3800/3800-h/3800-h.htm Kant, Fondements de la métaphysique des mœurs, sections sur l'autonomie et la maxime universalisable, traduction anglaise : https://www.gutenberg.org/files/5682/5682-h/5682-h.htm Programme officiel de philosophie de Terminale générale, notions liberté et devoir : https://www.education.gouv.fr/bo/19/Special8/MENE1921238A.htm Références consultées le 11 octobre 2026. Les repères des auteurs sont limités aux passages indiqués ; les situations, exercices et formulations pédagogiques sont originaux, sans citation littérale.

CHAPITRE 7 - JUSTICE, DROIT ET ÉTAT : ÉGALITÉ, LÉGALITÉ, LÉGITIMITÉ ET CONFLITS

1. Une question ne se réduit pas à la plainte

Le sentiment d'injustice attire l'attention sur une différence de traitement ou sur un dommage. Il peut être un point de départ, mais il ne suffit pas à établir une conclusion valable pour tous. Nous pouvons ressentir une frustration parce que nous n'avons pas obtenu un avantage auquel nous n'avions pas droit ; nous pouvons aussi ne pas remarquer une injustice dont nous bénéficions. La réflexion demande donc de transformer une réaction en une question sur les critères de jugement.

La justice peut désigner une vertu, une qualité des institutions, une manière de répartir ou de réparer, ainsi que l'institution judiciaire. Ces usages sont liés sans être identiques. Un tribunal peut appliquer une règle dont la justification est discutée ; une personne peut agir équitablement hors d'un procès. Il faut annoncer le sens étudié afin de ne pas faire répondre le fonctionnement d'une institution à toutes les questions morales sur ce qui est juste.

Notre problème sera double : comment une règle commune peut-elle traiter justement des situations différentes, et comment le droit reçoit-il une autorité qui ne se réduit pas à la force ? Les concepts de justice, de droit et d'État se rencontrent dans ces questions. Le chapitre propose une analyse philosophique et des cas fictifs ; il ne fournit aucun conseil juridique individuel ni aucune procédure applicable à un litige réel.

2. Égalité identique, égalité proportionnelle et équité

Une égalité arithmétique attribue la même quantité à chacun. Une égalité proportionnelle attribue des quantités selon un rapport et un critère. L'équité consiste notamment à examiner les particularités d'une situation pour éviter qu'une application mécanique d'une règle générale ne produise une injustice. Ces distinctions ne décident pas d'avance lequel de ces traitements est juste. Elles permettent de poser la question du critère approprié.

Dans un exemple original, un établissement dispose de douze créneaux d'utilisation d'un atelier pour deux groupes. Les partager six et six réalise une égalité de nombre. Si un groupe comprend trois fois plus d'élèves, un partage neuf et trois peut réaliser une proportion fondée sur l'effectif. Mais si le petit groupe travaille sur un projet qui exige une séance continue plus longue, le nombre de membres ne résout pas à lui seul la question. Il faut préciser la finalité : accès de chacun, besoin du projet ou autre règle justifiée.

Un calcul peut vérifier une proportion sans prouver sa justice. Avec des effectifs dans le rapport trois à un, attribuer neuf créneaux et trois respecte le rapport ; attribuer huit et quatre ne le respecte pas. Cette opération arithmétique établit seulement la conformité à un critère choisi. Il reste à justifier ce critère et à examiner les conséquences. Confondre cohérence du calcul et validité morale de la règle serait une erreur de niveau.

L'équité ne signifie pas accorder arbitrairement un avantage à quelqu'un que l'on préfère. Elle exige une différence pertinente et une justification susceptible d'être examinée. Un aménagement lié à un obstacle réel peut permettre un accès équitable ; un privilège fondé sur l'amitié ne répond pas au même principe. La difficulté consiste à traiter certaines différences sans introduire une préférence injustifiable.

3. Distribuer et réparer : un repère aristotélicien

Dans le livre V de l'Éthique à Nicomaque, Aristote distingue notamment une justice distributive et une justice corrective. Nous retenons cette distinction limitée : répartir un bien commun et corriger un déséquilibre entre personnes ne sont pas la même opération. Le repère ne fournit pas une règle contemporaine prête à l'emploi ; il invite à identifier d'abord la nature du problème posé.

Une situation fictive oppose deux décisions d'une association. La première consiste à attribuer des heures dans une salle commune. La seconde consiste à réparer un équipement que l'un des membres a endommagé. Chercher un même partage égal dans les deux cas serait maladroit : dans le premier, on discute un accès ; dans le second, on examine une responsabilité et la réparation d'un dommage. Les informations pertinentes ne sont pas identiques.

La réparation pose elle-même plusieurs questions. Restaurer une situation matérielle ne peut pas toujours effacer tous les effets d'un acte. Une excuse et une réparation peuvent répondre à des dimensions différentes ; une sanction et une prévention peuvent avoir des finalités distinctes. Il faut éviter de croire que le mot réparer garantit un retour parfait à l'état antérieur. Dans une dissertation, montrer cette limite permet d'approfondir le problème au lieu de s'arrêter à une définition.

4. Le droit positif et l'exigence de légitimité

Le droit positif est l'ensemble des règles juridiquement établies dans une société donnée. La légalité désigne la conformité à ces règles. La légitimité concerne leur justification ou le droit d'exercer une autorité. Une décision peut être conforme à une règle existante et néanmoins faire l'objet d'une critique morale ou politique. Inversement, le seul sentiment qu'une cause est juste ne dispense pas d'examiner les moyens employés et les droits d'autrui.

Une règle offre plusieurs avantages : elle rend les conduites plus prévisibles, limite certaines décisions arbitraires et permet de résoudre des désaccords selon des procédures communes. Si chacun décide uniquement selon son intérêt du moment, les conflits risquent de devenir des rapports de force. Mais cette valeur de la règle ne prouve pas que toutes les règles soient bonnes. Une procédure peut être utilisée pour stabiliser une discrimination ou un privilège.

Un exemple original met en scène une bibliothèque fictive. Une règle d'inscription exclut une catégorie de personnes sans rapport démontré avec le fonctionnement du service. Le personnel qui applique cette règle respecte peut-être sa légalité interne ; le problème de sa justification demeure. Il faut demander quel but elle poursuit, pourquoi la distinction serait pertinente et quelle possibilité de contestation existe. Cet examen est philosophique ; il ne constitue pas une qualification juridique d'un cas réel.

On ne résout pas la tension en supprimant tout droit ou en déclarant toute loi indiscutable. Il faut penser des institutions capables d'établir, d'appliquer et de réviser des règles, avec des garanties pour les personnes. La possibilité d'une critique publique, d'une justification et d'un recours contribue à distinguer l'autorité

d'une simple domination, même si aucune procédure ne garantit une perfection absolue.

5. L'État, l'autorité et l'usage de la force

L'État peut être défini, dans une première approche, comme une organisation politique institutionnelle qui exerce une autorité sur un territoire et une population. Il ne se confond pas avec un gouvernement particulier, ni avec la société entière. Le gouvernement peut changer tandis que des institutions demeurent. La société comprend des relations, des groupes et des activités qui ne se réduisent pas à l'administration publique.

Une autorité politique dispose généralement de moyens de contrainte. Leur existence ne constitue pas automatiquement leur justification. Une force peut imposer une conduite ; pour qu'une obligation politique soit légitime, il faut expliquer davantage que la capacité de punir. Le problème consiste à relier la contrainte à une règle justifiée, à des limites et à des procédures qui empêchent autant que possible l'arbitraire.

Une première argumentation souligne que l'autorité commune peut protéger contre certaines violences privées et coordonner des actions que des individus isolés réaliseraient difficilement. Une objection rappelle que cette même puissance peut devenir une menace lorsqu'elle échappe au contrôle. La question n'est donc pas seulement de choisir entre présence et absence d'État, mais d'examiner l'organisation, les limites et les responsabilités de son pouvoir.

Dans un exemple original, une collectivité fictive doit organiser l'accès à une ressource commune limitée. Une décision uniforme peut éviter que le plus puissant se serve en premier, mais peut aussi négliger les besoins de certains groupes. Une institution juste doit pouvoir recueillir les informations pertinentes, justifier sa

décision et permettre une contestation. L'efficacité de l'ordre ne suffit pas à établir la justice de son contenu.

6. Le commun et la somme des préférences

Dans le livre II du Contrat social, Rousseau distingue la volonté générale, orientée vers l'intérêt commun, et la volonté de tous comprise comme somme de volontés particulières. Il distingue également la direction vers le bien commun et la possibilité d'erreur dans les délibérations. Ce repère empêche d'attribuer automatiquement une infaillibilité à une majorité. Nous retenons le problème qu'il ouvre, sans reprendre l'ensemble de sa théorie politique.

Notre exemple original concerne une salle de travail partagée par six personnes. Cinq veulent y organiser une activité sonore ; la sixième a besoin du lieu pour une tâche que le règlement commun avait réservée au silence. Compter les préférences produit une majorité. Mais si l'on cherche une règle valable pour tous les usages futurs, la question doit inclure l'engagement commun et l'accès de la minorité. Le nombre de voix et la justification de la règle sont deux éléments distincts.

Il ne faut pas conclure que tout désaccord individuel invalide une décision collective. Une vie commune exige parfois de décider malgré un désaccord persistant. La difficulté est de construire des procédures qui reconnaissent les personnes, rendent les arguments visibles et limitent les exclusions injustifiées. Un vote peut avoir une valeur procédurale sans suffire à lui seul à prouver que toutes les personnes sont traitées justement.

On peut alors distinguer intérêt privé, intérêt de groupe et intérêt commun. Un avantage pour mon groupe n'est pas nécessairement nuisible aux autres, mais il ne devient pas commun par son seul nom. La justification doit examiner l'ensemble des personnes

concernées et les effets de la règle. Cet effort de généralisation rejoint l'examen du devoir, tout en posant des questions propres aux institutions et au pouvoir.

7. Contester sans abandonner l'exigence de justice

Une contestation peut demander l'application d'une règle existante ou la révision de cette règle. Il faut distinguer ces objectifs. Dans le premier cas, on affirme que le fonctionnement réel ne respecte pas un principe reconnu. Dans le second, on discute le principe lui-même. Les arguments nécessaires diffèrent : montrer une incohérence d'application ne prouve pas toujours qu'une règle est mauvaise, et dénoncer une règle ne montre pas automatiquement comment la remplacer.

La réflexion sur la désobéissance soulève des questions difficiles : quelles exigences peuvent justifier de s'écarter d'une obligation légale, quelles conséquences pour les autres doivent être considérées, et quelle forme de responsabilité accompagne ce choix ? Le chapitre ne donne aucune autorisation générale de transgresser. Il fournit une méthode pour distinguer une justification publique d'un simple intérêt personnel déguisé en principe.

Un raisonnement sérieux doit examiner l'objection adverse. Si je réclame une exception à une règle, que deviendrait cette règle si la même exception était ouverte à tous dans une situation comparable ? Si je défends une règle commune, protège-t-elle réellement les personnes qu'elle prétend protéger ? Poser ces questions permet de tester la cohérence des positions sans supposer que le conflit disparaîtra toujours après une discussion.

8. Exercices progressifs corrigés

Exercice 1. Distinguez une égalité de quantité et une égalité proportionnelle dans le partage de vingt séances entre deux groupes de quinze et cinq membres. Calculez les deux partages et expliquez ce qui reste à justifier.

Correction. Le partage identique attribue dix séances à chaque groupe. Le partage proportionnel à l'effectif attribue quinze et cinq, car les effectifs sont dans le rapport trois à un. Les calculs sont simples, mais la finalité reste à établir : on peut viser le temps de chaque groupe ou une possibilité comparable pour chaque personne. La justice du critère ne découle pas du seul calcul.

Exercice 2. Corrigez cette phrase : une règle est juste puisqu'elle existe légalement.

Correction. La légalité indique une appartenance à un ordre juridique ou une conformité à ses règles ; la justice demande une justification supplémentaire. Une règle peut être contestée au nom d'un principe moral ou politique. La correction ne signifie pas que l'existence légale soit sans valeur : stabilité et procédures communes constituent des raisons importantes, mais elles n'épuisent pas la question.

Exercice 3. Une majorité veut réserver définitivement un service commun à ses membres. Proposez deux questions permettant d'examiner la légitimité de cette décision.

Correction. On peut demander si la règle respecte la finalité commune du service et si la distinction repose sur un critère pertinent applicable à des situations comparables. Il faut également examiner les droits ou engagements déjà reconnus aux autres personnes. Le vote montre une préférence majoritaire ; il ne répond pas seul à ces questions. Une critique devra proposer des raisons plutôt qu'invoquer seulement le mécontentement.

Exercice 4. Construisez un début de développement pour le sujet : faut-il traiter tout le monde de la même manière ?

Correction. Une première raison défend le traitement identique contre les privilèges arbitraires. Une objection montre que des besoins ou des obstacles différents peuvent rendre cette identité formelle injuste. La progression consiste alors à distinguer différences pertinentes et préférences personnelles, puis à chercher une règle commune capable de justifier certains aménagements. Le développement doit conserver l'exigence d'égalité tout en précisant son sens.

9. Erreurs fréquentes et fiche de révision

Ne confondez pas institution judiciaire et ensemble des questions de justice. Ne prenez pas un calcul proportionnel pour une justification du critère. Ne réduisez pas l'équité à une faveur. Ne déduisez pas une légitimité de la seule efficacité d'une force. Enfin, ne présentez pas une majorité comme automatiquement infaillible ni toute contestation comme automatiquement juste.

Pour réviser, définissez justice distributive, réparation, égalité, équité, droit positif, légalité, légitimité, État et gouvernement. Construisez une situation dans laquelle le même nombre n'offre pas la même possibilité effective. Expliquez pourquoi une règle peut être utile et néanmoins critiquable. Formulez enfin une objection à votre propre position : cette capacité montre que vous examinez un problème plutôt que de défendre seulement une préférence.

10. Sources primaires et prolongements

Aristote, Éthique à Nicomaque, livre V, distinction de formes de justice, traduction anglaise de D. P. Chase : https://www.gutenberg.org/files/8438/8438-h/8438-h.htm Rousseau, Du contrat social, livre II, chapitres I et III, texte de l'ouvrage distinct de l'introduction du traducteur : https://www.gutenberg.org/files/46333/46333-h/46333-h.htm Programme officiel, notions justice et État : https://www.education.gouv.fr/bo/19/Special8/MENE1921238A.htm Sources contrôlées le 11 octobre 2026. Les situations et répartitions sont fictives et originales. Aucune citation littérale ni procédure de conseil juridique n'est fournie.

CHAPITRE 8 - BONHEUR ET DÉSIR : PLAISIR, DURÉE, MAÎTRISE ET CONDITIONS SOCIALES

1. Le bonheur n'est pas seulement un moment agréable

Le plaisir désigne une expérience agréable ; la satisfaction peut désigner l'obtention d'un objet attendu ; le bonheur concerne souvent une appréciation plus globale de la vie. Ces notions se croisent, mais on peut éprouver un plaisir dans une situation dont on ne juge pas l'ensemble heureux, ou trouver une activité importante sans qu'elle soit agréable à chaque instant. Une analyse du bonheur doit donc préciser son échelle et les critères utilisés.

Lorsque l'on demande si quelqu'un est heureux, on peut interroger son sentiment actuel, son jugement sur sa vie ou la manière dont cette vie permet de développer des capacités. Ces questions n'appellent pas toujours la même réponse. Une humeur momentanée ne résume pas une existence ; un jugement général ne décrit pas forcément chaque expérience. Il faut éviter de passer de l'une à l'autre sans annoncer le changement.

Notre problème sera le suivant : le bonheur consiste-t-il à satisfaire tous les désirs, à les transformer, ou à construire une vie dont la valeur ne se réduit pas à la satisfaction ? Le chapitre examine des concepts et des arguments, pas un programme psychologique garantissant le bien-être. Les exemples sont fictifs. Une difficulté personnelle ou une souffrance ne doit jamais être considérée comme une faute philosophique ni comme un manque de volonté que ce guide prétendrait corriger.

2. Besoin, désir et projet

Un besoin concerne une condition nécessaire à la vie ou à un fonctionnement donné. Le désir est un mouvement vers un objet ou une situation représentés comme souhaitables ; il peut dépasser un besoin immédiat et prendre des formes culturelles. Un projet organise des actions vers une fin, parfois en acceptant des efforts ou des renoncements présents. Ces définitions ne signifient pas que tous les besoins soient simples ni que tous les désirs soient superflus.

Dans un exemple original, une élève souhaite apprendre un instrument. Elle ne cherche pas seulement un objet à posséder : elle désire une capacité, une activité et peut-être une relation avec d'autres musiciens. L'achat de l'instrument ne satisfait donc pas tout le projet. Il faut du temps, des occasions et un apprentissage. L'exemple montre pourquoi une logique d'acquisition ne suffit pas à décrire tous les désirs.

Un désir peut aussi changer après sa satisfaction. La découverte d'une activité ouvre de nouvelles attentes ; l'objet imaginé peut ne pas correspondre à l'expérience obtenue. Cette transformation n'est pas nécessairement une preuve que tout désir est mauvais. Elle montre qu'un désir contient une représentation susceptible d'être révisée. Comprendre ce que l'on cherche permet parfois de distinguer un moyen et une fin, ou une attente personnelle et une comparaison avec autrui.

La difficulté philosophique apparaît lorsque chaque satisfaction produit immédiatement une nouvelle exigence. Si le bonheur dépend d'une possession toujours à venir, il risque d'être continuellement reporté. Mais supprimer tout désir supprimerait aussi des projets, des attachements et certaines formes d'initiative. Il faut donc examiner la qualité des désirs et leur organisation, pas seulement leur nombre.

3. Le choix des plaisirs : un repère chez Épicure

Dans la Lettre à Ménécée, Épicure distingue différentes formes de désir et refuse d'identifier la recherche du plaisir à une succession illimitée de consommations. Il examine aussi les conséquences d'un choix : tout plaisir n'est pas nécessairement à choisir dans toute situation. Nous retenons ce repère limité pour interroger le rapport entre plaisir immédiat et vie satisfaisante, sans transformer le texte ancien en prescription de santé contemporaine.

Notre exemple original concerne une soirée avant une activité importante. Un divertissement supplémentaire apporte un plaisir réel, mais peut compromettre le repos et l'engagement du lendemain. Le choix ne consiste pas à nier le plaisir ; il consiste à examiner son insertion dans une durée et dans d'autres fins. Le problème reste ouvert : les priorités dépendent aussi de la situation et des engagements, pas d'une règle universelle de renoncement.

Une objection souligne que les conséquences ne sont pas entièrement connues. Chercher à calculer tous les plaisirs et toutes les peines comme des nombres comparables peut donner une illusion de maîtrise. La prudence consiste alors à reconnaître les limites de l'information, à distinguer une conséquence probable d'un scénario inventé et à ne pas réduire toute valeur à une quantité de plaisir.

Une seconde objection concerne les personnes dont les conditions matérielles sont difficiles. Leur dire simplement de limiter les désirs peut masquer des besoins non satisfaits ou des injustices. L'examen philosophique ne doit pas devenir une manière de rendre les personnes responsables d'une privation qu'elles ne choisissent pas. La transformation des attentes et la

transformation des conditions sont deux questions qui doivent rester distinctes.

4. Une activité dont la valeur dure

Dans le premier livre de l'Éthique à Nicomaque, Aristote étudie le bonheur comme une activité et non comme une simple possession ou une émotion instantanée. Il examine également la place de conditions extérieures. Ce repère nous conduit à demander ce qu'une vie fait effectivement de ses capacités. Il ne fournit pas une liste moderne obligatoire des activités heureuses et ne suffit pas à reproduire l'ensemble de son système.

Un exemple original distingue trois élèves d'un atelier fictif. Le premier aime recevoir un résultat terminé ; le second aime apprendre à résoudre un problème ; le troisième apprécie surtout l'activité partagée. Un même objet peut donc participer à des expériences différentes. Si l'on évalue seulement la possession finale, on néglige l'apprentissage et les relations qui ont une valeur pendant l'activité.

Une activité peut toutefois devenir épuisante ou imposée. Dire que le bonheur suppose une activité ne revient pas à glorifier toute occupation ni à demander une performance permanente. Le repos, les limites et la possibilité de choisir comptent aussi. Une vie évaluée uniquement par une productivité mesurable confondrait bonheur et rendement. Cette confusion sera discutée dans le chapitre sur le travail.

On peut ainsi distinguer être occupé et agir dans une activité que l'on reconnaît comme valable. Le second cas demande une relation réfléchie à la fin poursuivie, mais aussi des conditions permettant de la poursuivre. La question du bonheur rencontre donc celle de la liberté effective, sans se réduire entièrement à elle.

5. Ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas entièrement de nous

Au début du Manuel associé à l'enseignement d'Épictète, une distinction est proposée entre ce qui est en notre pouvoir et ce qui ne l'est pas. Nous retenons cette invitation à examiner le domaine de l'action. Elle ne doit pas être transformée en affirmation que toutes les réactions personnelles se contrôlent instantanément ou que des événements graves n'auraient aucune importance.

Dans un scénario original, une candidate prépare une présentation. Elle peut organiser son travail, vérifier ses arguments et s'entraîner ; elle ne peut pas déterminer entièrement la réaction du public ou supprimer tous les imprévus. Reconnaître cette différence peut éviter de demander à sa préparation ce qu'elle ne peut garantir. Mais cela ne prouve pas que le public ou les conditions de présentation soient sans valeur. Les influences extérieures restent réelles.

L'objection majeure concerne le risque de résignation. Si l'on classe trop rapidement une injustice comme extérieure à notre pouvoir, on peut abandonner une action collective qui aurait pourtant des effets. Ce qui échappe à un individu n'échappe pas nécessairement à toute organisation. Il faut donc préciser l'échelle : contrôle direct, influence partielle ou possibilité de transformation collective.

Une attitude réfléchie ne consiste pas à annoncer que l'on maîtrise tout, ni à déclarer que rien ne dépend de soi. Elle examine les marges d'action et les aides nécessaires. Cette analyse philosophique ne remplace aucun accompagnement professionnel lorsque la situation le demande. Elle sert à clarifier une question, pas à nier une souffrance ou à promettre son effacement.

6. Comparaison, reconnaissance et relations

Un désir peut être orienté vers une chose parce qu'elle plaît, mais aussi parce qu'elle signifie une place ou une reconnaissance. Dans un exemple original, deux personnes veulent le même objet : l'une pour son usage, l'autre surtout pour être reconnue par un groupe. Une satisfaction matérielle peut alors ne pas répondre au désir de reconnaissance. Le problème n'est pas simplement l'objet, mais la relation dans laquelle il prend son sens.

La comparaison peut informer ou stimuler ; elle peut aussi rendre toute satisfaction fragile si un nouvel avantage d'autrui suffit à la détruire. Il faut distinguer une évaluation utile d'une capacité et une hiérarchie de valeur des personnes. Être moins avancé dans un apprentissage ne signifie pas valoir moins comme personne. Une mesure de réussite locale ne constitue pas une mesure entière d'une existence.

Les relations offrent des possibilités de partage, d'attachement et de reconnaissance, mais elles ne sont pas des instruments que l'on pourrait utiliser pour produire automatiquement son bonheur. Les autres ont leurs propres projets et leur liberté. Un bonheur fondé sur leur contrôle total serait contradictoire avec cette reconnaissance. La question devient celle de relations dont la valeur ne dépend pas uniquement de l'avantage personnel obtenu.

7. Bonheur individuel et conditions communes

La sécurité, l'accès à l'éducation, le temps disponible et les possibilités de relation constituent des conditions qui peuvent favoriser une vie satisfaisante. Leur présence ne garantit pas que chaque personne se sentira heureuse ; leur absence peut néanmoins limiter fortement les possibilités. Il faut éviter deux conclusions excessives : le bonheur serait intégralement produit par les institutions, ou les institutions seraient sans effet parce que les personnes diffèrent.

Une société peut chercher à améliorer des conditions sans imposer une conception unique de la vie heureuse. Une politique qui prétend décider de toutes les fins personnelles risquerait de réduire la liberté. Mais une neutralité qui ignore les obstacles réels peut préserver des inégalités. La tension consiste à rendre possibles plusieurs formes de vie sans abandonner les personnes aux seules ressources dont elles disposent déjà.

Un exemple original compare une bibliothèque ouverte à horaires variés et une bibliothèque accessible seulement pendant les heures de travail d'un groupe. Les ouvrages peuvent être identiques ; les possibilités de lecture diffèrent. L'amélioration des horaires ne promet pas le bonheur de tous, mais transforme une condition d'accès. Une analyse modeste de cet effet est plus précise qu'une déclaration selon laquelle le service rendrait automatiquement les usagers heureux.

8. Exercices progressifs corrigés

Exercice 1. Distinguez plaisir, satisfaction et bonheur dans le cas d'une personne qui termine une tâche difficile, apprécie le résultat et juge pourtant que son mode de vie ne lui convient pas.

Correction. Le résultat peut produire une satisfaction liée à l'objectif atteint ; un plaisir peut accompagner cette expérience. Le

jugement sur la vie entière concerne une échelle plus globale. Il n'est pas contradictoire d'apprécier un moment tout en souhaitant modifier l'ensemble. La réponse doit préciser ces niveaux plutôt que conclure que l'une des expériences est fausse.

Exercice 2. Présentez une objection à la proposition : il suffit de satisfaire chaque désir pour être heureux.

Correction. Les désirs peuvent être incompatibles, se renouveler ou viser des moyens qui ne réalisent pas la fin imaginée. Une satisfaction présente peut compromettre une autre valeur. Cela ne prouve pas que tout désir soit un obstacle ; cela montre que leur cohérence et leur portée demandent un examen. Un contre-exemple original peut opposer désir de repos et désir d'accumuler toutes les activités proposées.

Exercice 3. Une personne conclut que tout résultat qu'elle ne contrôle pas directement est sans importance. Corrigez l'inférence.

Correction. L'absence de contrôle direct ne supprime pas la valeur d'un événement ni toute possibilité d'influence. Une relation, une institution ou une action collective peut transformer certaines conditions. Il faut distinguer importance, contrôle et influence. La distinction proposée par une école philosophique doit être examinée ; elle ne peut pas servir à déclarer indifférentes toutes les difficultés extérieures.

Exercice 4. Construisez une progression pour le sujet : le bonheur dépend-il de nous ?

Correction. On peut d'abord examiner la formation des attentes et les choix d'activité. Une objection montre la dépendance à des conditions et à des événements que l'individu ne contrôle pas. La progression consiste à distinguer dépendance totale et contribution partielle, puis à intégrer les marges d'action et les

conditions communes. Une conclusion raisonnable précise ce qu'elle a établi ; elle ne promet pas une recette universelle.

9. Erreurs fréquentes et fiche de révision

Ne confondez pas bonheur et humeur. Ne présentez pas Épicure comme défenseur d'une consommation illimitée. Ne transformez pas l'activité en obligation de performance. Ne faites pas de la distinction des pouvoirs une raison de nier la valeur des relations ou des institutions. Enfin, n'attribuez pas une souffrance à une faute de raisonnement personnel : l'étude d'un concept ne permet aucun diagnostic.

Pour réviser, définissez besoin, désir, plaisir, satisfaction et bonheur. Expliquez pourquoi posséder un moyen ne réalise pas nécessairement une fin. Construisez deux objections opposées à l'idée que le bonheur dépend uniquement de nous. Reliez ensuite liberté, justice et bonheur en conservant leurs différences : une condition juste peut améliorer une possibilité de vie sans imposer une expérience heureuse à chaque individu.

10. Sources primaires et prolongements

Épicure, Lettre à Ménécée, distinctions des désirs et examen du choix des plaisirs, traduction de Robert Drew Hicks : https://classics.mit.edu/Epicurus/menoec.html Aristote, Éthique à Nicomaque, livre I, activité et conditions du bonheur : https://classics.mit.edu/Aristotle/nicomachaen.1.i.html Épictète, Manuel, section I, texte traduit par Thomas W. Higginson, distinct de l'introduction de l'édition : https://www.gutenberg.org/files/45109/45109-h/45109-h.htm Programme officiel, notion bonheur : https://www.education.gouv.fr/bo/19/Special8/MENE1921238A.htm Sources contrôlées le 11 octobre 2026. Les repères sont limités aux passages indiqués. Aucune citation littérale, garantie de bien-être ni intervention clinique n'est fournie.

CHAPITRE 9 - Travail, nature et culture : transformations et limites

1. Trois mots qui changent de sens selon la question

Le travail peut désigner une activité organisée en vue d'un résultat, un emploi rémunéré ou un effort d'apprentissage. Ces significations se recoupent sans être identiques. Une personne qui prépare bénévolement des repas pour une association accomplit une activité utile sans occuper pour cela un emploi salarié. Un élève qui révise travaille, mais il ne vend pas nécessairement ce qu'il produit. Réduire tout travail au salaire rend certaines activités invisibles.

La nature désigne parfois l'ensemble des processus physiques et vivants, parfois ce qui n'a pas été produit par les humains, parfois les caractères propres d'un être. Une question sur la nature humaine ne porte donc pas exactement sur la protection d'une forêt. Le sens doit être établi à partir du sujet. Dire qu'une aptitude est naturelle peut signifier qu'elle possède une base biologique ; cela ne prouve pas qu'elle se développe sans apprentissage.

La culture possède également plusieurs sens. Au sens large, elle comprend des pratiques, techniques, règles, langues et significations transmises socialement. Au sens individuel, elle désigne un ensemble de connaissances et une formation du jugement. La culture d'une société ne se limite pas à ses musées ; la culture personnelle ne se réduit pas à une accumulation de noms célèbres. L'agriculture rappelle enfin une signification matérielle : cultiver consiste à transformer et entretenir.

Le problème devient visible dans cette tension : nous transformons la nature pour vivre, mais nous faisons nous-mêmes partie du monde naturel ; nous héritons d'une culture qui nous forme, mais

nous pouvons aussi la critiquer. Comment cette transformation peut-elle accroître notre autonomie sans produire une dépendance aveugle ou une destruction de ses propres conditions ?

2. Le travail : transformer un objet et développer une capacité

Imaginons Lina, qui apprend à réparer une chaise. Au premier essai, elle ne comprend pas pourquoi l'assemblage reste instable. Elle observe les forces, corrige son geste et recommence. À la fin, la chaise est transformée, mais sa capacité l'est aussi. Elle a acquis une coordination, des connaissances et un critère de réussite. Le travail ne se définit donc pas seulement par un résultat extérieur : il peut modifier celui qui agit.

Dans le livre I du Capital, Marx examine le travail comme une transformation de la nature orientée vers un résultat anticipé. Son contraste entre l'architecte et l'abeille souligne le rôle du projet dans l'activité humaine. Ce passage permet de réfléchir à la relation entre intention, moyens et résultat. Il n'oblige pas à nier toutes les capacités animales, ni à supposer que chaque geste professionnel résulte d'une décision consciente détaillée.

Le projet rencontre une résistance. Un morceau de bois n'obéit pas à la simple volonté ; sa matière, ses contraintes et les outils disponibles imposent des conditions. Cette résistance peut éduquer le jugement : l'agent apprend à vérifier plutôt qu'à confondre souhait et possibilité. Mais elle peut aussi devenir pénible, notamment lorsque les moyens manquent ou que l'organisation impose des exigences contradictoires.

Il faut donc distinguer deux thèses. « Le travail peut former » énonce une possibilité. « Tout travail rend nécessairement meilleur » affirme une universalité beaucoup plus forte. Une tâche répétitive, dangereuse ou privée de sens peut réduire des

possibilités au lieu de les développer. Pour discuter le travail, examinez son contenu, sa durée, son organisation et les droits de ceux qui l'accomplissent.

3. Coopération, division des tâches et dépendance

La division du travail répartit des tâches entre plusieurs personnes. Elle peut augmenter l'efficacité, permettre une spécialisation et rendre possible un résultat qu'aucun individu n'obtiendrait seul. Une équipe qui construit un pont combine des compétences différentes. La coopération suppose pourtant plus que juxtaposer des gestes : elle exige communication, règles et responsabilité pour le résultat commun.

Dans une situation fictive, quatre élèves préparent une exposition. L'un recherche les informations, un autre vérifie les sources, une troisième réalise la présentation et une quatrième relit les légendes. Cette répartition économise du temps. Elle devient fragile si chacun ignore le travail des autres : une erreur de source peut traverser toute la chaîne. Une coordination trop rigide empêcherait également chacun de comprendre l'ensemble.

La spécialisation produit ainsi une tension. Elle développe certaines capacités et peut en réduire d'autres ; elle rend chacun efficace mais aussi dépendant d'autrui. La dépendance n'est pas nécessairement une servitude. Elle peut être réciproque et réglée équitablement. Elle devient domination lorsque certains contrôlent les conditions de l'activité tandis que d'autres ne disposent ni d'information, ni de recours, ni d'une capacité réelle de négociation.

Dans l'analyse du travail salarié présentée par Marx dans le passage étudié, la maîtrise du processus et la propriété du produit reviennent au détenteur des moyens de production. Cette distinction invite à séparer l'activité utile de sa forme sociale. Elle

ne constitue pas à elle seule une description complète de tous les emplois contemporains. Une dissertation doit transformer ce repère en question : qui décide de ce qui est produit, de la manière et des conséquences ?

4. Travail, liberté et reconnaissance : examiner les conditions

Le travail peut soutenir l'indépendance matérielle. Obtenir des ressources et développer une compétence permet parfois de choisir davantage sa vie. Cependant, la nécessité de gagner sa subsistance peut également contraindre. Un emploi est volontaire au sens où une personne signe un contrat, sans que toutes les alternatives soient matériellement accessibles. Liberté juridique et possibilités effectives doivent être distinguées.

La reconnaissance désigne ici le fait d'être considéré comme un agent dont l'activité, les droits et la contribution comptent. Elle ne se réduit pas à recevoir un compliment. Un travail utile peut être mal reconnu ; une rémunération élevée ne garantit pas que son bénéficiaire juge son activité sensée. Il existe également des tâches essentielles accomplies sans rémunération. Ces contrastes interdisent d'identifier valeur sociale, prix et dignité de la personne.

Un argument cohérent peut suivre trois étapes. Premièrement, une activité contribue à l'autonomie si elle fournit des capacités et des moyens utilisables. Deuxièmement, ces effets dépendent de conditions : santé, temps, participation, droits et compréhension du résultat. Troisièmement, la valeur formatrice du travail ne justifie pas n'importe quelle organisation. Ce raisonnement évite à la fois l'éloge abstrait de l'effort et la condamnation de toute activité contrainte.

Le loisir mérite aussi une définition. Il peut être un simple repos, mais aussi un temps disponible pour des activités choisies :

apprendre, créer, participer à la vie collective. Supprimer une tâche pénible n'améliore pas automatiquement la liberté si cela retire les ressources permettant de vivre. Inversement, multiplier les heures occupées ne prouve aucune réalisation de soi. La question porte sur les conditions d'une vie dont les activités peuvent être comprises et discutées.

5. Nature et culture : opposition utile, séparation impossible ?

Opposer nature et culture aide à distinguer une contrainte biologique d'une règle apprise. Avoir besoin de nourriture n'impose pas un menu universel, une heure de repas ou une manière unique de partager une table. Une même nécessité peut recevoir des formes sociales variées. Ces formes ne sont pas sans lien avec le milieu et les ressources ; elles ne s'y réduisent pas non plus.

L'apprentissage rend possible cette variation. Un enfant acquiert une langue grâce à des capacités corporelles et à des interactions sociales. Il serait artificiel de choisir exclusivement la nature ou la culture pour expliquer ce processus. La capacité d'apprendre appartient à un vivant ; ce qu'il apprend dépend d'une histoire collective. Cette articulation n'efface pas les difficultés : certaines différences sont difficiles à attribuer précisément, et une explication exige des preuves.

Rousseau, dans le Discours sur l'inégalité, utilise la perfectibilité pour penser la capacité humaine à se transformer. Cette capacité permet découvertes et progrès, mais aussi erreurs et dépendances. Il présente sa reconstruction de l'état de nature comme un raisonnement hypothétique, non comme un récit historique vérifié. Son contraste avec les animaux appartient à son cadre philosophique : il ne remplace pas les recherches biologiques actuelles.

La culture n'est donc pas nécessairement une amélioration morale. Une société peut transmettre des connaissances et des injustices. L'éducation forme des capacités, mais peut aussi reproduire un préjugé. Critiquer une pratique culturelle n'oblige pas à nier son histoire ; comprendre son histoire ne suffit pas à la justifier. Une culture vivante se transmet en permettant aussi l'examen de ses règles.

6. Le naturel est-il toujours bon ?

L'affirmation « c'est naturel, donc c'est bon » passe d'un constat à un jugement sans fournir de raison suffisante. Un phénomène peut se produire spontanément tout en étant dangereux. Inversement, un objet fabriqué peut aider à protéger ou à instruire. Le caractère naturel ou artificiel ne constitue donc pas, isolément, un critère universel de valeur.

Cela ne signifie pas que la nature soit moralement indifférente à toute décision. Les êtres vivants, les milieux et leurs interdépendances peuvent être des objets de responsabilité. Il faut alors expliquer le principe retenu : préserver les conditions de la vie, éviter des dommages injustifiés, respecter certains êtres ou répartir équitablement les conséquences. Le jugement possède des raisons, pas seulement une étiquette.

Imaginons une commune qui doit choisir entre réparer une passerelle et construire une nouvelle route dans une zone humide. La question philosophique n'est pas résolue par « toute transformation est mauvaise » ou « tout équipement est un progrès ». Il faut examiner besoins, alternatives, effets durables et participation des personnes concernées. Les données écologiques ou techniques établissent certaines conséquences ; elles ne décident pas seules de la hiérarchie des fins.

La distinction entre fait et valeur n'interdit donc pas leur relation. Un jugement moral sérieux doit tenir compte des faits pertinents. Mais deux personnes informées peuvent encore discuter la priorité à donner à des intérêts concurrents. La philosophie clarifie alors les principes et les tensions, tandis que les sciences contribuent à établir les conditions et les effets.

7. Une responsabilité envers ce que nous transformons

Transformer n'est pas nécessairement détruire ; conserver n'est pas nécessairement laisser intact. Entretenir une forêt, restaurer un bâtiment ou protéger un sol implique souvent une intervention. La responsabilité porte sur la manière, l'échelle et les conséquences. Une action peut résoudre un besoin immédiat en déplaçant un dommage vers d'autres personnes ou vers un avenir moins visible.

L'incertitude complique le jugement sans le rendre impossible. Lorsqu'on ignore une conséquence importante, on peut rechercher davantage d'information, limiter l'ampleur d'une intervention ou choisir une option plus réversible. Réversible signifie ici qu'on peut revenir sur certains effets à un coût raisonnable ; ce n'est pas une garantie qu'aucun dommage ne survienne. L'irréversibilité exige des raisons particulièrement solides, mais ne suffit pas à interdire toute action.

Le problème du travail rejoint ainsi celui de la technique et de la justice. Un procédé augmente la production ; qui bénéficie du gain et qui assume les risques ? Une tâche est automatisée ; quelles capacités faut-il préserver et quelles possibilités offrir aux personnes concernées ? Une culture valorise la consommation ; peut-elle examiner les limites de cette valorisation ? Les notions se répondent sans devenir identiques.

8. Exercices progressifs corrigés

Exercice A - Classez les activités suivantes : préparer un cours bénévolement, recevoir un salaire, respirer, apprendre une langue, fabriquer un outil. Correction : préparer, apprendre et fabriquer peuvent constituer des activités de travail selon le sens retenu ; recevoir un salaire désigne une relation économique, pas l'activité elle-même. Respirer est un processus vital qui n'est pas généralement un travail intentionnel. Une bonne réponse explique son critère et reconnaît les cas particuliers.

Exercice B - Réfutez « les différences observées entre deux groupes prouvent qu'elles sont naturelles ». Correction : le constat d'une différence ne suffit pas à identifier sa cause. Conditions matérielles, apprentissages, règles et histoire peuvent intervenir. Il faut distinguer observation, hypothèse causale et justification. On ne remplace pas ce raisonnement par l'affirmation opposée selon laquelle aucune différence n'aurait jamais de base biologique.

Exercice C - Une association répartit toutes ses tâches, mais un seul membre comprend le fonctionnement d'ensemble. Quels risques apparaissent ? Correction : dépendance à une personne, difficulté à vérifier les décisions, absence de transmission et fragilité en cas d'indisponibilité. La spécialisation peut être maintenue avec des moyens de coordination, de formation et de contrôle. L'exemple ne condamne pas toute division du travail.

Exercice D - Construisez un argument pour et une objection contre la thèse « travailler rend libre ». Proposition : acquérir une compétence et des ressources augmente certaines possibilités. Objection : une organisation qui épuise ou prive de décision peut réduire ces possibilités. Conclusion possible : le travail contribue à la liberté sous des conditions matérielles, juridiques et sociales qu'il faut examiner.

Exercice E - Rédigez un problème pour « faut-il respecter la nature ? ». Proposition : si respecter signifie ne jamais intervenir, notre vie paraît incompatible avec cette exigence ; si la nature est seulement une réserve de moyens, ses limites et la valeur des vivants risquent d'être ignorées. Peut-on définir un respect qui organise la transformation plutôt qu'une opposition simple entre abandon et exploitation ?

Exercice F - Expliquez pourquoi le repère de Rousseau ne constitue pas une preuve archéologique. Correction : une hypothèse philosophique isole des caractères pour interroger la société. Rousseau précise le statut conjectural de son raisonnement. Établir une histoire réelle exige d'autres méthodes et d'autres preuves. On peut discuter la fécondité de l'hypothèse sans la traiter comme un fait observé.

9. Erreurs fréquentes et fiche de révision

Ne définissez pas le travail par la souffrance seule : certaines activités pénibles ne sont pas un travail, et certains travaux sont appréciés. Ne réduisez pas la culture à l'élite artistique ni la nature à un décor extérieur. Évitez de présenter tout emploi comme libre ou tout apprentissage comme progrès moral. Un auteur sert à examiner un problème ; son nom ne transforme pas une idée en certitude.

Fiche de révision : le travail transforme un objet et peut former un agent ; sa valeur dépend de ses conditions. La division des tâches associe efficacité, coopération et dépendance. Nature et culture peuvent être distinguées sans être séparées totalement. Naturel ne signifie pas automatiquement juste ; artificiel ne signifie pas automatiquement mauvais. Les transformations appellent un examen des fins, des alternatives et des conséquences.

10. Références primaires contrôlées

Karl Marx, Le Capital, livre I, chapitre VII, section sur le processus de travail ; traduction anglaise consultée dans l'archive primaire : https://www.marxists.org/archive/marx/works/1867-c1/ch07.htm . Repères sur projet, transformation et forme sociale ; aucune citation verbatim.

Jean-Jacques Rousseau, Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, introduction et première partie ; texte traduit, édition numérisée : https://www.gutenberg.org/cache/epub/11136/pg11136.html . Statut hypothétique et perfectibilité vérifiés dans le texte de Rousseau, sans utiliser le résumé automatique de la notice. Consultations du 11 octobre 2026. Situations, objections et exercices originaux.

CHAPITRE 10 - Art, langage et interprétation : expression, représentation et jugement

1. Définir l'art sans exclure trop vite

Le mot art peut désigner un savoir-faire, comme dans l'art de naviguer, ou des pratiques auxquelles on reconnaît une dimension esthétique : peinture, musique, littérature, danse et bien d'autres. Ces significations possèdent une histoire. Dans une dissertation, on ne résout pas le problème en affirmant que toute activité habile est une œuvre, ni qu'une œuvre se reconnaît immédiatement à sa beauté.

Une œuvre résulte de choix de forme, de matière, d'organisation ou de présentation. Elle peut représenter quelque chose, exprimer une expérience, explorer une possibilité ou modifier une manière de percevoir. Ces fonctions ne sont pas obligatoirement réunies. Une musique instrumentale ne représente pas nécessairement un objet identifiable ; un récit peut montrer des faits imaginaires et pourtant faire réfléchir à une situation humaine.

Il faut distinguer création, fabrication et invention sans en faire des frontières absolues. Fabriquer suit souvent un projet et des règles de fonctionnement ; créer peut inventer une organisation qui ne se déduit pas entièrement d'un modèle préalable. Mais l'art mobilise aussi des techniques, et la fabrication peut comporter de l'invention. La question porte sur les critères et les fins, pas sur la présence ou l'absence de tout effort matériel.

L'art doit-il copier le réel pour avoir une valeur ? S'il reproduit seulement ce qui existe, son intérêt semble limité ; s'il rompt tout rapport avec l'expérience, comment peut-il encore nous concerner ? Cette tension conduit à examiner représentation, expression et

interprétation. Elle ne se résout pas par une définition unique imposée à toutes les pratiques.

2. Représenter n'est pas simplement reproduire

Une représentation rend présent, par une forme ou un signe, quelque chose qui n'est pas l'objet lui-même. Une carte représente un territoire sans contenir ses routes. Une photographie choisit un cadrage et un instant. Un portrait peut accentuer une expression. La représentation possède un rapport à son objet, mais ce rapport implique sélection et organisation.

L'imitation peut être comprise comme ressemblance ou comme mise en forme d'une action. Dans la Poétique, Aristote étudie différents moyens et modes de représentation ; il associe l'imitation à un apprentissage et à un plaisir de reconnaissance. Il distingue aussi le récit de ce qui a eu lieu et l'exploration de ce qui pourrait arriver. Ce repère permet de comprendre pourquoi une fiction n'est pas seulement une copie imparfaite d'un fait.

Imaginons une scène originale : deux personnes attendent une lettre ; l'une veut la lire immédiatement, l'autre craint ce qu'elle contient. L'auteur choisit les silences, les gestes et l'ordre des informations. Il ne reproduit aucun événement historique précis. Il construit cependant une situation où attente, confiance et peur deviennent visibles. On peut discuter cette construction sans demander si ces personnages ont réellement vécu.

Une limite apparaît : la forme peut également tromper. Un cadrage retire un élément décisif ; une musique dramatique rend une personne inquiétante sans preuve ; un récit transforme une rumeur en apparence d'expérience. La puissance d'une représentation ne garantit donc ni sa vérité factuelle ni sa valeur morale. Il faut examiner le statut de ce qui est présenté et les attentes du public.

3. Fiction et vérité : une relation à préciser

La fiction invente des personnages ou des événements. Elle ne se présente pas nécessairement comme une assertion historique. Un roman peut être factuellement inventé tout en éclairant une relation, un conflit ou une manière de vivre. Cela ne signifie pas que toutes les fictions possèdent la même portée ni qu'une émotion forte constitue une preuve.

On peut distinguer plusieurs usages du mot vérité. Une vérité factuelle porte sur ce qui s'est produit. Une cohérence interne concerne la relation entre les éléments d'une œuvre. Une compréhension d'une expérience humaine porte sur ce que la représentation rend intelligible. Ces critères ne sont pas interchangeables. Un récit cohérent peut véhiculer une vision injuste ; un témoignage véridique peut être construit maladroitement.

L'argument en faveur de l'art comme connaissance suit cette progression : une expérience singulière est difficile à observer entièrement ; une œuvre organise des situations qui font apparaître des rapports ; cette organisation peut enrichir le jugement. L'objection précise alors que l'organisation peut sélectionner ce qui confirme une idée. Il faut donc garder la possibilité de comparer, de contester et de distinguer compréhension et démonstration.

L'art n'a pas à devenir un traité scientifique pour contribuer à la réflexion. Inversement, son autonomie n'autorise pas à présenter comme document vérifié ce qui a été inventé. La frontière du genre et l'information donnée au public comptent. Une image pédagogique fictive et une photographie de reportage n'appellent pas la même confiance factuelle.

4. Juger une œuvre : préférence, raison et discussion

« J'aime cette chanson » exprime une préférence. « Cette chanson organise habilement une tension entre rythme et texte » avance une appréciation que l'on peut étayer. Les deux ne s'excluent pas, mais n'accomplissent pas le même travail. Un jugement argumenté identifie des propriétés et montre leur effet ; il ne prouve pas automatiquement que tous doivent éprouver le même plaisir.

Le goût dépend d'une sensibilité et d'une histoire. L'habitude, la formation et le contexte peuvent modifier ce que l'on perçoit. Cela ne signifie pas que toute préférence soit une erreur à corriger. Cela signifie que l'expérience peut s'enrichir. Une personne peut découvrir un détail après une explication tout en conservant une appréciation différente de celle du commentateur.

Deux extrêmes sont à éviter. Le premier transforme un jugement esthétique en mesure mécanique : compter les notes ou les heures de travail suffirait à établir la valeur. Le second interdit toute discussion : puisque chacun possède ses goûts, aucune raison n'aurait de sens. On peut au contraire expliquer un jugement, le confronter à des observations et reconnaître une pluralité d'expériences.

Dans un exemple fictif, un dessin utilise de grandes zones vides. Un lecteur les trouve pauvres ; un autre y perçoit une manière de souligner l'isolement du personnage. Pour progresser, ils observent position, contraste et relation avec le sujet. Ils ne sont pas obligés de parvenir à un accord total. La discussion devient cependant plus précise qu'un échange d'approbations ou d'insultes.

5. Langage : communiquer et former des distinctions

Le langage est une capacité et un ensemble de moyens de signification. Une langue constitue un système partagé de signes et de règles ; la parole est un usage concret de ce système. Un signal peut déclencher une réaction sans développer la même organisation qu'un discours argumenté. Ces distinctions ne supposent pas que toute communication humaine se réduise aux mots : gestes, images et contextes interviennent aussi.

Le signe renvoie à autre chose que lui-même. Un mot peut désigner un objet absent, une catégorie générale ou une relation. Le lien entre un son et un sens n'est pas généralement une ressemblance physique. Des langues différentes emploient des formes différentes. Ce caractère conventionnel n'autorise pas chacun à changer le sens à tout instant sans prévenir : la compréhension exige un usage suffisamment partagé.

Dans le livre III de son Essai, Locke analyse les mots comme signes des idées de ceux qui les utilisent. Il montre que deux personnes peuvent employer le même mot sans lui associer exactement le même contenu. Ce repère explique l'importance de définir et d'examiner les usages. Il ne constitue pas une théorie exhaustive de toutes les dimensions sociales ou grammaticales du langage.

Prenons le mot réussite. Pour un élève, il signifie obtenir une excellente note ; pour un autre, comprendre un raisonnement ; pour un troisième, pouvoir choisir une orientation. Leur désaccord peut porter sur la valeur accordée à ces fins, mais aussi sur la définition du terme. Clarifier les significations n'efface pas toutes les différences : cela permet de savoir ce qui reste réellement à discuter.

6. Pensons-nous seulement avec des mots ?

Certaines expériences semblent précéder leur expression : une douleur, une impression musicale, une intuition de mouvement. On peut donc soutenir que toute pensée ne se réduit pas à un énoncé verbal. Mais une pensée générale ou un raisonnement complexe exigent des distinctions que le langage aide à stabiliser. Formuler une idée peut modifier sa précision, révéler une contradiction ou faire apparaître une relation nouvelle.

L'opposition entre pensée intérieure entièrement achevée et mots qui la transporteraient sans changement est trop simple. Imaginons Samira qui croit avoir compris une démonstration. En l'expliquant, elle découvre qu'elle ne sait pas justifier une étape. Le langage n'a pas seulement communiqué un savoir déjà complet ; il a rendu visible une difficulté. L'explication contribue ici à la formation du jugement.

Inversement, des mots bien organisés peuvent masquer un contenu vague. Un élève écrit « la société influence l'homme dans sa dimension existentielle » sans expliquer quelle influence ni quelle dimension. La phrase semble savante, mais ne fournit pas une idée précise. Remplacer le vocabulaire par des exemples et des relations vérifiables permet de tester la compréhension.

On peut ainsi défendre une articulation : perceptions, images et affects participent à l'expérience ; le langage organise certaines distinctions et rend le raisonnement partageable. Cette position laisse ouvertes des questions sur les formes de pensée non verbales. Elle évite de confondre absence de formulation et absence de toute expérience mentale.

7. Dire quelque chose peut aussi faire quelque chose

Une phrase ne décrit pas toujours un fait. Promettre, demander, remercier ou avertir sont des actes accomplis dans un contexte. Lorsque quelqu'un dit qu'il s'engage à rendre un livre, il ne constate pas seulement une intention : il crée une attente et une responsabilité envers autrui. Cet engagement suppose un contexte où les paroles sont comprises comme une promesse. La sincérité concerne l'honnêteté du promettant : une promesse insincère peut néanmoins engager son auteur. Ne pas avoir l'intention de la tenir n'efface donc pas automatiquement la responsabilité créée envers autrui.

Le même ensemble de mots peut produire des effets différents selon la relation entre les personnes. Une demande formulée par un ami n'a pas la même portée qu'une instruction dans un cadre institutionnel. Le pouvoir du langage dépend donc aussi de règles et de positions sociales. Aucun mot ne possède une puissance magique indépendante de son usage.

Cette dimension conduit à examiner persuasion et manipulation. Persuader peut mobiliser des raisons et des émotions ; manipuler cherche notamment à orienter quelqu'un en dissimulant des éléments ou en réduisant sa capacité de jugement. Une émotion n'est pas nécessairement trompeuse. Elle devient problématique lorsqu'elle remplace l'examen d'une affirmation ou sert à empêcher une objection pertinente.

Un discours public responsable précise les faits, les incertitudes et les intentions. Il évite de substituer une étiquette dévalorisante à une réponse. L'enjeu n'est pas d'interdire toute expression forte ; il est de maintenir les conditions d'une discussion où l'on peut comprendre, vérifier et contester.

8. Interpréter : proposer un sens avec des contraintes

Interpréter consiste à rendre un sens intelligible à partir d'éléments. Une interprétation d'œuvre ou de texte n'est pas un simple relevé des mots ; elle explique leurs relations et leur fonction. Elle n'est pas non plus une invention sans limite. Le texte, la forme, le contexte et la cohérence constituent des contraintes que l'on doit pouvoir montrer.

Une première lecture peut privilégier un détail, puis être corrigée par la suite. Si une scène semble joyeuse mais que plusieurs indices signalent une ironie, il faut reprendre l'hypothèse. Cette démarche associe le tout et les parties : le contexte éclaire un passage, tandis qu'un passage peut modifier notre lecture de l'ensemble. Il ne suffit pas de répéter que chacun comprend ce qu'il veut.

L'intention de l'auteur peut apporter une information, sans épuiser toutes les significations d'une œuvre. Une œuvre peut produire des effets que son auteur n'avait pas explicitement formulés. Pourtant, attribuer une intention précise sans preuve est fragile. Distinguez ce que la forme permet de soutenir, ce que le contexte documente et ce que vous proposez comme hypothèse.

Dans une explication de texte philosophique, l'objectif prioritaire est de reconstruire le raisonnement. Un mot difficile ne justifie pas une digression sur tout ce qu'il évoque. Cherchez la thèse, la question, les distinctions et les transitions. Une interprétation pertinente fait comprendre pourquoi l'auteur passe d'une proposition à une autre, puis examine les présupposés de ce passage.

9. Exercices progressifs corrigés

Exercice A - Une photographie ressemble fidèlement à une scène. Peut-on conclure qu'elle en donne toute la vérité ? Correction : non. Il faut examiner cadrage, instant, contexte et statut documentaire. La ressemblance peut être réelle sans que la représentation soit complète. L'objection ne prouve pas que toutes les photographies soient mensongères.

Exercice B - Distinguez préférence et jugement argumenté. Proposition : « cette musique me plaît » exprime une relation vécue ; « son retour final transforme le sens du motif initial » avance une observation à expliquer. Le second jugement peut être discuté avec des éléments de l'œuvre ; il n'impose pas à tous la même émotion.

Exercice C - Deux personnes discutent de liberté, l'une pensant à l'absence de contrainte et l'autre à la capacité de se gouverner. Que faire avant de conclure ? Correction : identifier les définitions, examiner leurs liens et leurs limites, puis reformuler le désaccord. Clarifier le mot peut supprimer un malentendu sans supprimer le problème philosophique.

Exercice D - Un personnage affirme qu'il est heureux, alors que ses gestes et le contexte indiquent une inquiétude. Proposez deux lectures et un critère. Correction : il peut dissimuler son état ou employer heureux dans un sens particulier. Les autres passages, la cohérence de la scène et les indices explicites doivent soutenir l'une ou l'autre hypothèse. Aucune lecture ne devient certaine par sa seule originalité.

Exercice E - Construisez un problème pour « l'art nous éloigne-t-il du réel ? ». Proposition : l'œuvre sélectionne ou invente, ce qui peut détourner des faits ; mais cette distance peut rendre visibles des rapports que l'habitude masque. À quelles conditions la

transformation artistique éclaire-t-elle l'expérience plutôt qu'elle ne la déforme ?

Exercice F - Réécrivez « le langage sert à tout exprimer parfaitement ». Proposition : le langage permet de communiquer et de préciser de nombreuses expériences, mais l'ambiguïté, le contexte et certaines dimensions sensibles limitent cette expression. Une formulation peut améliorer la compréhension sans prétendre transmettre intégralement toute expérience.

10. Erreurs fréquentes, révision et références

Ne réduisez pas l'art à une copie, une décoration ou un message moral unique. Ne confondez pas fiction et mensonge : leur statut diffère. Évitez de transformer l'interprétation en intuition invérifiable. Un mot commun ne garantit pas un sens commun, mais le caractère conventionnel du langage ne supprime pas toutes les règles de compréhension.

Fiche de révision : représenter implique sélectionner ; la fiction peut éclairer sans établir un fait ; juger une œuvre associe expérience et raisons ; le langage exprime et organise des distinctions ; certains énoncés accomplissent des actes ; interpréter exige des indices et une cohérence. Les notions d'art, de langage, de vérité et de conscience se croisent sans devenir synonymes.

Aristote, Poétique, parties I, IV et IX, traduction S. H. Butcher : https://classics.mit.edu/Aristotle/poetics.1.1.html . John Locke, Essai concernant l'entendement humain, livre III, chapitres II et III : https://www.gutenberg.org/cache/epub/10616/pg10616.html.utf8 . Textes primaires consultés le 11 octobre 2026, sans utiliser les résumés automatiques des notices. Aucune citation verbatim ; exemples et exercices originaux.

Repère complémentaire : J. L. Austin, How To Do Things With Words, conférence IV, présentation du chapitre par Oxford University Press : https://academic.oup.com/book/5162/chapter-abstract/147780771 . La

présentation éditoriale distingue une insincérité d'un acte nul ; elle ne remplace pas la lecture complète du chapitre. Aucun passage tiers reproduit.

CHAPITRE 11 - Religion et temps : croyance, raison, finitude et sens

1. Étudier la religion sans convertir ni caricaturer

La religion peut associer croyances, pratiques, rites, textes, institutions et formes de communauté. Elle concerne souvent une relation à ce qui est considéré comme sacré, ainsi que des questions de sens et de conduite. Les traditions sont diverses : une définition limitée à un seul dieu personnel ne convient pas automatiquement à toutes. La philosophie cherche ici à comprendre et à examiner, sans imposer une confession ni réduire les croyants à un portrait unique.

Le sacré désigne ce qui possède, dans un cadre donné, un statut particulier et ne peut pas être traité comme n'importe quel objet disponible. Ce caractère peut concerner un lieu, un temps, un texte ou une pratique. Le décrire ne prouve pas que chacun doive reconnaître la même valeur. Il permet de comprendre une organisation de l'expérience avant de discuter ses raisons et ses effets.

Une croyance est une proposition tenue pour vraie ou une confiance accordée, selon le contexte. La foi religieuse peut comporter un engagement qui ne se réduit pas à une hypothèse provisoire. Le savoir exige, dans le domaine considéré, des justifications et des critères de contrôle. Opposer simplement croire et savoir comme erreur et vérité manquerait cependant une difficulté : nous faisons aussi confiance à des témoignages ou à des méthodes sans les reproduire personnellement à chaque instant.

Le problème est donc plus précis : quelles raisons peuvent soutenir une croyance, quel type de certitude revendique-t-elle et comment

doit-elle se rapporter à des preuves contradictoires ? Respecter une personne n'interdit pas d'examiner une affirmation. Examiner une affirmation n'autorise pas à humilier la personne qui y adhère. Ces deux exigences rendent possible une discussion philosophique.

2. Raison et foi : conflit, séparation ou dialogue ?

Une première position considère que toute affirmation vraie doit pouvoir être justifiée par des raisons accessibles à l'examen. Elle met en difficulté les croyances qui réclament une adhésion sans discussion. Une seconde position distingue les questions : les sciences expliqueraient certains mécanismes, tandis qu'une foi proposerait un sens ou une orientation. Une troisième cherche des arguments rationnels en faveur de convictions religieuses.

Ces positions ne sont pas équivalentes. Une séparation des domaines peut limiter certains conflits, mais elle n'en supprime pas tous. Si une croyance avance une affirmation factuelle sur un événement ou un mécanisme, elle rencontre les critères du domaine correspondant. Si elle propose une valeur ou un sens, elle demande une autre forme d'examen. Il faut analyser les énoncés plutôt que classer tout un discours sous une seule étiquette.

Imaginons une personne qui affirme que son engagement lui donne confiance pour agir. Ce témoignage décrit une expérience et peut être sincère. Il ne démontre pas, à lui seul, toutes les propositions auxquelles cette personne adhère. Inversement, montrer qu'un argument particulier est insuffisant ne prouve pas que toute expérience religieuse soit dépourvue de sens. La portée d'une conclusion doit rester proportionnée à ce qui a été établi.

La raison ne se réduit pas à l'instrument qui contredit une croyance. Elle peut aussi clarifier ses concepts, examiner la cohérence d'une interprétation et distinguer argument, tradition et

autorité. La foi ne possède pas non plus une forme universelle identique. Une dissertation gagne en précision lorsqu'elle identifie le rapport particulier qu'elle étudie, au lieu d'annoncer un conflit intemporel entre deux blocs homogènes.

3. Examiner un argument par analogie

Un argument par analogie rapproche deux situations pour soutenir une conclusion. Si un objet organisé résulte d'une intention, peut-on en déduire que l'organisation de l'univers résulte également d'une intention ? L'argument s'appuie sur une ressemblance ; sa force dépend de la pertinence de cette ressemblance et des différences entre les cas.

Dans les Dialogues sur la religion naturelle, Hume met en scène notamment Cléanthe et Philon. Leurs échanges examinent le rapprochement entre un ouvrage humain et l'univers, ainsi que les limites d'une inférence sur la nature de sa cause. Le dialogue ne doit pas être aplati en slogan attribué sans nuance à l'auteur. Un personnage peut défendre une proposition, un autre en contester la portée, et la forme invite à suivre leurs raisons.

Pour reconstruire l'argument, distinguons trois étapes : certains objets organisés que nous connaissons possèdent un fabricant ; l'univers présente une organisation ; donc l'univers posséderait une cause analogue. L'objection porte sur le passage de certains objets à un ensemble dont nous n'avons pas observé la production. Une analogie peut suggérer une hypothèse sans démontrer toutes les qualités qu'on lui attribue ensuite.

Un second contrôle demande si la conclusion dépasse les prémisses. Même si un argument soutenait l'idée d'une cause organisatrice, il faudrait encore examiner ce qu'il permet de dire sur son unité, sa perfection ou sa relation aux humains. Ajouter ces propriétés sans justification serait un prolongement non démontré.

La critique d'une telle inférence ne constitue pas automatiquement une réfutation de toute position religieuse.

Cet exercice apprend une méthode transférable. En philosophie, ne demandez pas seulement si une conclusion vous convient ; examinez le chemin qui y mène. Une objection solide vise une étape précise. Une croyance peut avoir d'autres fondements, mais ils devront être présentés comme tels, plutôt que faire dire à un argument plus qu'il ne permet.

4. Religion, morale et vie collective

Certaines traditions religieuses proposent des normes, des exemples et des pratiques de solidarité. Mais l'existence de normes ne suffit pas à établir leur justice. Il faut examiner leur contenu et les raisons de les suivre. Une origine religieuse ne rend pas automatiquement une règle juste ; une origine non religieuse ne la rend pas automatiquement supérieure.

Peut-on fonder la morale sans religion ? On peut soutenir qu'une exigence comme ne pas traiter autrui seulement comme un moyen doit être justifiée par la relation entre les personnes et la possibilité d'une règle commune. Un croyant peut reconnaître cette raison tout en l'intégrant à sa foi. Un non-croyant peut aussi y adhérer. Les justifications peuvent différer sans empêcher tout accord pratique.

La difficulté apparaît lorsque plusieurs convictions veulent imposer des règles incompatibles dans un espace commun. La tolérance consiste à permettre une pluralité de convictions dans des conditions compatibles avec les droits et la discussion. Elle ne signifie pas approuver toutes les propositions ni accepter n'importe quel dommage. Le désaccord peut être reconnu sans transformer les personnes en ennemis.

Dans un exemple fictif, un groupe organise une activité commune et doit choisir un horaire. Certains participants ont des obligations religieuses, d'autres des contraintes professionnelles. Examiner les demandes, rechercher des alternatives et appliquer des critères explicables permet une décision plus juste qu'un privilège automatique ou qu'un refus de principe. Ce raisonnement philosophique ne remplace pas l'étude des règles juridiques applicables à une situation réelle.

5. Le temps : ordre, mesure et expérience

Le temps permet d'ordonner des événements, de mesurer des durées et de penser le changement. Avant, après et simultané ne désignent pas exactement la même relation que long et court. Une durée mesure l'écart entre des repères ; une chronologie organise une succession. La question philosophique demande aussi ce que signifie vivre cette succession.

Deux activités peuvent durer dix minutes selon une horloge et être vécues très différemment. L'attente d'un résultat semble parfois longue ; une conversation captivante paraît brève. Cette différence ne prouve pas que l'horloge soit fausse. Elle montre que durée mesurée et durée vécue répondent à des aspects distincts de l'expérience. Il faut expliquer leur rapport sans nier l'un au profit de l'autre.

Le changement et le temps se rapportent également de plusieurs manières. Nous repérons le passage du temps par des transformations, mais nous utilisons aussi une mesure temporelle pour comparer leur vitesse. Une plante grandit, une ombre se déplace, une personne apprend : ces changements n'ont ni la même régularité ni la même signification. On ne définit pas le temps uniquement par une transformation particulière.

Dans une dissertation, évitez les affirmations physiques ambitieuses non maîtrisées. Dire que le temps est une illusion ou qu'une théorie scientifique aurait résolu toute expérience de durée dépasse souvent les arguments disponibles. Il vaut mieux distinguer ce que la mesure explique et ce que l'analyse de la conscience cherche à comprendre. Ces démarches peuvent se compléter sans devenir identiques.

6. Le présent contient-il la mémoire et l'attente ?

Le passé n'est plus vécu comme événement actuel ; le futur n'a pas encore eu lieu. Pourtant, nous nous souvenons et nous attendons. Comment ces dimensions participent-elles à notre expérience présente ? La difficulté ne consiste pas seulement à ranger trois mots sur une ligne : elle concerne la manière dont une conscience relie ce qui change.

Au livre XI des Confessions, Augustin analyse la présence de la mémoire, de l'attention et de l'attente. Il examine comment une action se déploie, notamment lorsqu'un texte connu est récité. Le passage situe sa réflexion dans un cadre religieux, mais permet aussi de poser un problème sur l'expérience temporelle. Il ne constitue pas une théorie physique complète ni une preuve que les événements passés n'ont jamais existé.

Prenons une mélodie originale de quatre notes. Lorsque la troisième retentit, la première n'est plus audible, mais sa trace contribue à ce que nous comprenons. Nous attendons également une suite. Si chaque instant était entièrement séparé des autres, nous percevrions des sons sans reconnaître la mélodie. La continuité vécue implique donc une relation entre présence, mémoire et anticipation.

Cette relation peut se tromper. Une mémoire reconstruit, une attente suppose et une attention sélectionne. Elles ne fournissent

pas une connaissance parfaite du passé ou de l'avenir. Leur caractère présent explique leur rôle dans l'expérience, pas leur infaillibilité. Le temps vécu rejoint ainsi les notions de conscience, de vérité et d'identité étudiées dans les premiers chapitres.

7. Finitude, projet et irréversibilité

La finitude désigne ici des limites : nous ne disposons ni d'un temps infini, ni d'un savoir total, ni de la possibilité de réaliser toutes les alternatives. Un choix engage certaines possibilités et en écarte d'autres. Reconnaître cette limite peut donner du poids à une décision, sans obliger à vivre chaque minute comme une course ou une performance.

L'irréversibilité signifie qu'un événement accompli ne peut pas être simplement rendu non accompli. On peut réparer certaines conséquences, présenter des excuses ou modifier une organisation ; cela ne supprime pas le fait antérieur. La responsabilité doit donc intégrer ce que l'on peut corriger et ce qui demeure. Cette distinction évite de confondre réparer avec effacer.

Un projet relie le présent à un avenir envisagé. Il ne possède pas la certitude d'une observation ; il organise des moyens et une direction. Imaginons Noé qui souhaite apprendre une langue. Il choisit un rythme, rencontre des difficultés et modifie son programme. Le projet donne une cohérence à des actions successives, mais reste ouvert aux circonstances. Il n'est ni une prévision garantie ni une simple fantaisie sans engagement.

La recherche de sens peut prendre plusieurs formes : relation à autrui, création, connaissance, solidarité, engagement religieux ou autre orientation réfléchie. La philosophie examine leurs raisons et leurs limites sans imposer une réponse personnelle unique. Elle n'est pas un diagnostic de détresse ni un traitement. Une difficulté

vécue peut demander des interlocuteurs et des aides appropriés, au-delà d'un exercice conceptuel.

8. Relier les deux notions sans les confondre

Religion et temps se croisent lorsque des rites organisent une année, lorsqu'une tradition transmet une mémoire ou lorsqu'une croyance envisage un rapport à l'éternité. L'éternité ne signifie pas nécessairement une durée simplement prolongée sans fin ; certaines conceptions la pensent comme différente de la succession. Il faut préciser la thèse étudiée avant de la discuter.

Une pratique répétée peut donner un sens à la succession, mais une répétition n'est pas nécessairement religieuse. Une commémoration collective ou une habitude familiale organise aussi une mémoire. Inversement, toutes les questions religieuses ne portent pas sur le temps. Relier des notions signifie expliquer un problème commun, pas les réduire l'une à l'autre.

La méthode demeure constante : établir les significations, reconstruire une position, formuler une objection pertinente et ajuster la conclusion. On peut comprendre le rôle d'une croyance dans une vie sans affirmer sa vérité ; on peut discuter ses preuves sans nier d'avance toute sa signification. On peut mesurer une durée sans prétendre épuiser son expérience.

9. Exercices progressifs corrigés

Exercice A - Distinguez « je fais confiance à ce témoignage », « cette proposition est démontrée » et « je m'engage dans cette foi ». Correction : confiance, preuve et engagement correspondent à des rapports différents. Ils peuvent se rejoindre, mais leurs critères ne sont pas identiques. Une réponse pertinente demande quelles raisons et quelles limites accompagnent chacun.

Exercice B - Un argument compare l'univers à une machine fabriquée. Quel contrôle faut-il exercer ? Correction : examiner les ressemblances pertinentes, les différences et le passage à la conclusion. L'existence de fabricants pour des machines connues ne permet pas automatiquement de transférer toutes leurs propriétés à une cause supposée de l'univers. Critiquer le passage n'établit pas, à lui seul, la vérité de toute thèse opposée.

Exercice C - Une attente paraît interminable, mais l'horloge indique cinq minutes. Faut-il choisir entre les deux descriptions ? Correction : non. La mesure et le vécu répondent à des aspects différents. On peut expliquer leur différence par l'attention et l'attente sans déclarer que la durée physique a réellement changé pour cette raison.

Exercice D - Comment une mélodie permet-elle de réfléchir au présent ? Correction : le son actuel est compris avec les sons retenus et une attente de suite. L'expérience dépasse une juxtaposition d'instants entièrement isolés. Cet exemple ne démontre pas une théorie universelle de toute réalité temporelle.

Exercice E - Construisez un problème pour « peut-on ne pas croire ? ». Proposition : si croire signifie adhérer sans preuve suffisante, l'examen rationnel invite à suspendre certaines croyances ; si croire signifie accorder une confiance nécessaire à l'action ou à autrui, une suppression totale paraît difficile. Quels critères distinguent confiance raisonnable et adhésion aveugle ?

Exercice F - Rédigez une objection à « tout peut toujours être recommencé ». Correction : on peut reprendre une action, mais pas annuler son existence passée ni toutes ses conséquences. Cette limite ne supprime pas la possibilité de réparer. Elle conduit à distinguer nouveau départ, correction et effacement.

10. Révision, erreurs fréquentes et références

Ne présentez pas religion, croyants ou non-croyants comme des ensembles uniformes. Ne confondez pas la critique d'un argument avec le mépris d'une personne. Évitez de traiter une conviction comme une preuve ou une mesure d'horloge comme la description intégrale du temps vécu. Une réflexion sur les limites humaines n'exige pas une conclusion pessimiste ou un conseil personnel imposé.

Fiche de révision : religion associe des dimensions diverses ; foi, confiance et savoir doivent être distingués ; une analogie exige un contrôle de portée ; le temps comporte ordre, mesure et expérience ; mémoire et attente participent au présent ; finitude et irréversibilité éclairent projet et responsabilité. Les notions de religion et de temps se relient à raison, conscience, devoir et liberté.

David Hume, Dialogues sur la religion naturelle, partie II : https://www.gutenberg.org/files/4583/4583-h/4583-h.htm . Augustin, Confessions, livre XI, traduction ancienne numérisée : https://www.gutenberg.org/files/3296/3296-h/3296-h.htm . Textes primaires consultés le 11 octobre 2026, sans résumé automatique utilisé comme preuve. Aucune citation verbatim ; exemples et exercices originaux.

CHAPITRE 12 - Dissertation et explication de texte : construire et vérifier un raisonnement

1. Écrire pour résoudre un problème

Une dissertation philosophique examine une question en faisant apparaître les raisons pour lesquelles elle ne reçoit pas immédiatement une réponse suffisante. Son objectif n'est ni de raconter tout ce que l'on sait sur un thème ni de juxtaposer des opinions. Elle construit une progression dont le lecteur peut vérifier les étapes. Une explication de texte poursuit une autre tâche : comprendre précisément ce qu'un auteur soutient, comment il le soutient et quelle difficulté son argumentation rencontre.

Les deux exercices demandent des concepts, des raisons, des exemples analysés et une langue claire. La note de service française du 11 septembre 2026, applicable à la session 2027, formule notamment l'exigence « argumenter sur la base de raisons explicites ». Ces sept mots donnent une règle de travail utile : ne laissez pas au lecteur la charge d'inventer le lien entre votre affirmation et sa justification. Cette référence ne transforme pas les exemples du guide en corrigés officiels ni en barème automatique.

Le programme associe une culture philosophique à l'exercice du jugement. Connaître une distinction, un argument ou un auteur fournit un outil ; encore faut-il savoir pourquoi il convient à la question. Une référence employée à contresens fragilise le raisonnement. Un exemple original correctement analysé peut être plus utile qu'un nom prestigieux ajouté sans explication. Les exigences officielles actuelles doivent être consultées pour votre

session : un guide durable ne garantit pas l'absence de modifications ultérieures.

Une thèse est une réponse déterminée à une question. Un argument présente une raison de la soutenir. Une objection révèle une difficulté pertinente. Une réponse à l'objection doit modifier, préciser ou défendre la thèse avec des raisons supplémentaires. Elle ne consiste pas à répéter la première affirmation en changeant quelques mots. Une conclusion établit ce que l'examen permet finalement de retenir, avec ses conditions et ses limites.

2. Analyser un sujet avant de choisir un plan

Prenons un sujet original : « Faut-il savoir pour agir ? » Le verbe savoir peut désigner la possession d'informations exactes, la compréhension d'une situation ou une compétence pratique. Agir peut signifier produire un effet, poursuivre un but ou décider d'une conduite dont on répond. L'expression faut-il interroge une nécessité ou une exigence : il ne suffit pas de constater que savoir aide parfois.

La difficulté apparaît lorsqu'on distingue ces sens. Pour obtenir un effet recherché, certaines connaissances semblent nécessaires. Pourtant, personne ne connaît toutes les conséquences de son action. Attendre un savoir complet pourrait empêcher toute initiative. Enfin, une décision peut dépendre de valeurs et de responsabilités qu'une information factuelle ne détermine pas à elle seule. La question ne se réduit donc ni à « le savoir est utile » ni à « on peut agir sans réfléchir ».

Au brouillon, formulez plusieurs réponses possibles et leurs difficultés. Première réponse : agir raisonnablement exige de connaître les moyens et les circonstances. Objection : l'incertitude demeure et l'expérience suppose parfois de commencer. Deuxième réponse : la pratique produit une connaissance que l'on

ne possède pas entièrement avant d'agir. Objection : cette possibilité ne justifie pas toute expérimentation, quels que soient ses effets sur autrui. Troisième piste : il faut un savoir proportionné à l'action et une méthode de correction, plutôt qu'une omniscience impossible.

Ces pistes forment une progression parce que chacune répond à une insuffisance repérée. Elles ne constituent pas une recette universelle en trois parties. Un autre sujet peut demander une autre organisation. Le nombre de parties ne remplace jamais leur nécessité. Vérifiez que chaque étape répond au sujet entier, plutôt qu'à un mot isolé. Un développement consacré uniquement à la science manquerait ici les décisions pratiques et les questions de responsabilité.

3. Une dissertation condensée originale

Le texte suivant illustre une progression possible. Il est volontairement plus court qu'un devoir développé et ne doit pas être appris comme une réponse adaptable à tous les sujets.

Nous agissons souvent pour transformer une situation : apprendre un morceau, organiser une rencontre, construire un objet. Si nous ignorons comment obtenir le résultat, notre activité risque de demeurer un essai sans direction. Le savoir paraît donc une condition de l'action. Cependant, attendre de connaître parfaitement une situation semble incompatible avec le caractère changeant des circonstances et avec l'apprentissage par la pratique. Faut-il posséder un savoir avant d'agir, ou l'action peut-elle elle-même nous apprendre ce que nous ne savions pas ? Il faut examiner ce que l'action exige réellement, puis la manière dont elle peut produire une connaissance, avant de déterminer les limites d'une conduite raisonnable dans l'incertitude.

Pour agir selon un but, il faut d'abord distinguer les moyens qui peuvent l'atteindre des gestes qui produisent seulement une activité apparente. Un groupe prépare une exposition scolaire : connaître la taille de la salle, les conditions d'accès et le matériel disponible permet d'organiser le travail. Ces informations ne sont pas des détails ajoutés après la décision ; elles définissent une partie de ce qui est réalisable. Un projet qui les ignore peut être cohérent dans l'imagination et impossible dans les faits.

Le savoir ne se limite pourtant pas à une liste de données. Il comprend la compréhension de leurs relations. Savoir qu'une salle existe ne signifie pas savoir qu'elle sera disponible à la date retenue. Les informations doivent être pertinentes, vérifiées et rapportées à l'objectif. L'action raisonnable exige donc un examen préalable. Cette exigence permet aussi de répondre de sa conduite : on ne peut pas invoquer une ignorance volontaire lorsque des vérifications accessibles auraient révélé une difficulté importante.

Mais cette première conclusion devient excessive si elle réclame un savoir complet. L'élève qui apprend un instrument connaît quelques règles sans maîtriser tous les gestes. S'il devait posséder d'avance la compétence finale, l'apprentissage ne commencerait jamais. La pratique fait apparaître des difficultés que la seule lecture n'avait pas révélées. Elle fournit un retour sur la coordination, l'écoute et le rythme. L'action ne dépend donc pas toujours d'un savoir achevé ; elle peut contribuer à le former.

Cette acquisition n'est toutefois pas automatique. Répéter la même erreur sans écouter le résultat ne transforme pas l'activité en connaissance. Il faut comparer le but et l'effet, chercher une explication, puis modifier le geste. L'expérience devient instructive lorsqu'elle est examinée. Elle ne réfute pas l'utilité du savoir préalable : des repères initiaux permettent justement de reconnaître ce qui mérite d'être corrigé. Le rapport entre savoir et

agir est alors une circulation, plutôt qu'une succession rigide où tout serait connu avant tout geste.

Il reste une limite : toutes les actions ne peuvent pas servir d'essai de la même manière. Dans une répétition musicale individuelle, certains ajustements sont facilement réversibles. Dans un projet engageant les droits, les biens ou les possibilités d'autrui, une erreur peut imposer des conséquences à des personnes qui n'ont pas choisi l'expérimentation. L'incertitude ne dispense donc pas de considérer les responsabilités. Plus les conséquences sont importantes et difficiles à corriger, plus les vérifications, les compétences requises et les possibilités de renoncement doivent être prises au sérieux.

Enfin, connaître les moyens ne détermine pas entièrement les fins. Un groupe peut savoir comment attirer un public sans avoir encore décidé ce qu'il souhaite lui présenter ni si les moyens envisagés respectent les participants. Les faits éclairent la décision, mais un jugement doit aussi examiner les valeurs et les règles. Un savoir technique ne rend pas automatiquement juste l'usage qui en est fait. Inversement, une intention défendable ne suffit pas si l'on refuse les informations nécessaires à sa réalisation.

Il faut donc savoir pour agir raisonnablement, à condition de ne pas entendre par savoir une connaissance totale et définitivement achevée. L'action exige des repères pertinents et peut les enrichir par une expérience contrôlée. La conduite responsable relie ces deux dimensions : préparer, examiner les effets, corriger lorsque c'est possible et reconnaître les limites de ce que l'on peut entreprendre. Cette réponse n'autorise pas l'improvisation universelle ; elle remplace l'exigence impossible d'omniscience par celle, plus précise, d'une connaissance proportionnée et d'un jugement responsable.

4. Relire cette progression plutôt que mémoriser sa forme

L'introduction fait apparaître une tension entre préparation et apprentissage. Elle n'annonce pas seulement trois thèmes. Le premier développement explique pourquoi des connaissances pertinentes conditionnent une action orientée. Le second montre pourquoi cette condition ne peut pas signifier une maîtrise complète préalable. Le troisième distingue les contextes et introduit la responsabilité. La conclusion conserve l'exigence initiale en la précisant.

L'exemple de la salle ne sert pas à prouver que toutes les actions ressemblent à une exposition. Il montre la différence entre existence d'une information et pertinence pour un projet. L'exemple musical n'établit pas que toute erreur est acceptable ; il explique comment une pratique réversible peut contribuer à l'apprentissage. Le changement de contexte empêche de généraliser sans examiner les conséquences. Cette analyse explicite donne aux exemples une fonction argumentative.

On pourrait objecter que le texte ne définit pas assez la responsabilité collective. Une version plus développée devrait distinguer les rôles, les engagements et les moyens de contrôle. On pourrait également demander si le savoir comprend déjà le jugement pratique : dans ce cas, la distinction entre connaissance des faits et choix des fins devrait être reformulée. Une bonne relecture repère ces limites sans déclarer que tout le raisonnement est inutile.

5. Expliquer un texte sans le remplacer

Voici un texte original Lafayette Digital Products, rédigé pour cet exercice ; il n'est attribué à aucun philosophe :

« Une règle commune ne devient pas juste par le seul fait qu'elle est commune. Elle peut distribuer également une contrainte dont

certains supportent pourtant des effets très différents. Mais reconnaître cette différence n'autorise pas à exempter chacun selon sa préférence : la règle disparaîtrait avec le principe qui permet de la discuter ensemble. Il faut donc examiner à la fois son but, les situations auxquelles elle s'applique et les raisons d'une éventuelle exception. L'égalité ne consiste pas à ignorer toute différence ; elle exige de dire quelles différences peuvent justifier un traitement distinct. Cette justification doit rester accessible aux personnes concernées, afin que l'exception ne soit pas seulement le privilège de ceux qui savent la réclamer. »

Commencez par déterminer le problème : une règle identique suffit-elle à établir une égalité juste ? La thèse refuse cette suffisance, mais elle refuse aussi une multiplication des exceptions fondées sur les seules préférences. Le texte propose un examen public des différences pertinentes. Le mot juste ne décrit pas ici une règle simplement existante ; il demande une justification de sa manière de traiter les situations.

Le premier mouvement distingue caractère commun et justice. Le second expose une difficulté de l'uniformité : une contrainte identique peut avoir des effets inégaux. Le troisième introduit une objection contre l'autre extrême, celui des dispenses privées. Le dernier détermine une condition de l'exception légitime : raisons pertinentes, explicables et accessibles. L'explication suit ces articulations au lieu de produire un cours général sur la justice.

6. Une explication développée de ce texte original

La première phrase conteste une inférence : de « tous sont soumis à cette règle », on ne peut pas conclure immédiatement « cette règle est juste ». Le caractère commun indique une forme d'application ; la justice demande aussi d'examiner ce qui est imposé et pourquoi. Une règle peut être universelle dans sa formulation et inadéquate dans ses effets. Cette distinction n'affirme pas que toute règle commune est injuste : elle montre que son universalité ne suffit pas à la justifier.

La deuxième phrase précise cette difficulté par la différence entre contrainte formulée et contrainte effectivement supportée. Dans un exemple fictif, une bibliothèque impose de rendre tous les documents pendant une seule heure d'ouverture. La règle ne nomme aucun usager particulier, mais cette heure peut être inaccessible à certains selon des contraintes pertinentes. L'exemple ne tranche pas la solution ; il aide à comprendre pourquoi une identité de formulation peut appeler un examen des situations.

Le texte se protège ensuite contre une conclusion trop rapide. Si toute préférence personnelle suffisait à obtenir une dispense, la règle ne pourrait plus organiser un engagement commun. Il faudrait alors expliquer pourquoi certains s'y conforment tandis que d'autres choisissent leur propre exception. Cette objection joue un rôle essentiel : la différence des situations ne rend pas toute différence de traitement légitime. Elle exige une justification supplémentaire.

L'expression « il faut donc » introduit la proposition constructive. Trois éléments sont reliés : le but de la règle, les situations et les raisons d'exception. Une différence n'est pertinente que par rapport à ce que la règle cherche légitimement à organiser. Dans l'exemple de la bibliothèque, proposer plusieurs créneaux ou un

moyen accessible peut conserver l'obligation de retour tout en modifiant sa réalisation. Une faveur accordée uniquement à un proche ne répondrait pas à la même logique.

Enfin, l'accessibilité de la justification empêche que l'exception dépende seulement de l'habileté à négocier. La publicité des raisons donne aux personnes concernées la possibilité de comprendre et de contester. Le texte soutient ainsi une égalité argumentée plutôt qu'une uniformité aveugle ou une collection de privilèges. Sa limite demeure à examiner : il ne précise pas entièrement qui décide des différences pertinentes, ni comment résoudre un désaccord durable. Identifier cette question prolonge l'analyse ; lui attribuer une réponse absente déformerait le texte.

7. Écriture, références et objections

Un paragraphe peut commencer par une affirmation précise, expliquer sa raison, analyser un exemple, puis établir ce qui en découle. Cette organisation est un outil de vérification, non une obligation de répéter quatre phrases identiques. Une transition indique ce qui a été acquis et pourquoi cela reste insuffisant. « Passons à autre chose » change le thème ; « cette condition ne garantit pas encore la justice de la fin poursuivie » construit une nécessité argumentative.

Définissez les mots au moment où leur sens importe. Si vous distinguez liberté de choix et autonomie, montrez pourquoi le problème demande cette distinction. Évitez les définitions encyclopédiques sans usage. Une citation exacte doit être courte, pertinente et expliquée. Si vous ne connaissez pas sa formulation, présentez honnêtement une idée avec sa référence plutôt que d'inventer des guillemets. Ne prêtez pas à un auteur une proposition parce qu'elle semble compatible avec sa réputation.

Une objection sérieuse attaque la raison la plus forte, non une version caricaturale. Si vous défendez la possibilité d'apprendre par l'action, l'objection ne sera pas simplement « agir est parfois inutile ». Elle examinera les situations où les conséquences empêchent l'essai ou celles où le retour ne permet pas d'identifier l'erreur. Une réponse peut reconnaître cette limite et préciser les conditions de la thèse. Cette concession raisonnée augmente sa rigueur.

8. Exercices progressifs et corrigés

Exercice A - Distinguez thème et problème pour « Une œuvre doit-elle être comprise pour être appréciée ? » Correction : l'art est le thème ; le problème porte sur le rapport entre plaisir, perception et compréhension. Une appréciation immédiate paraît possible, mais certaines significations ou formes ne deviennent accessibles qu'après une interprétation. Il faut préciser apprécier, comprendre et doit, puis examiner ce que chaque sens permet de conclure.

Exercice B - Corrigez l'inférence « Beaucoup de personnes acceptent cette règle ; elle est donc juste ». Correction : l'acceptation peut fournir une information sur l'adhésion, non une preuve suffisante de justice. Il manque un examen des raisons, des conditions de cette acceptation et des effets de la règle. Une formulation prudente est : son acceptation constitue un élément à expliquer, que l'analyse normative doit compléter.

Exercice C - Dans le texte original, quelle phrase empêche de défendre toutes les exceptions ? Correction : celle qui refuse d'exempter chacun selon sa préférence. Elle maintient l'exigence d'un principe commun. L'explication doit montrer sa fonction d'objection, puis relier la réponse aux raisons pertinentes et accessibles. Isoler seulement la phrase sur les différences donnerait une thèse incomplète.

Exercice D - Améliorez « Les gens savent des choses et ils agissent, mais parfois non, donc c'est compliqué ». Correction possible : « Certaines connaissances orientent l'action, mais elles ne suffisent pas à déterminer une conduite ; il faut examiner la pertinence des informations et les fins poursuivies. » La correction remplace les termes vagues par une relation vérifiable. Elle n'ajoute pas artificiellement un vocabulaire rare.

Exercice E - Une explication attribue au texte une théorie entière de l'État sans analyser les connecteurs. Que corriger ? Réponse : revenir au problème, aux concepts employés et aux mouvements effectifs. Une connaissance extérieure peut éclairer une difficulté, mais elle ne remplace pas la preuve textuelle. Pour l'épreuve générale actuelle, la note officielle précise que la connaissance de toute l'œuvre ou de toute la doctrine n'est pas requise.

Exercice F - Écrivez une objection à la dissertation condensée puis une réponse de quatre phrases. Correction indicative : l'expérience peut tromper lorsque plusieurs causes varient ensemble ; il ne suffit donc pas d'observer un résultat pour savoir ce qui l'a produit. Réponse : Cette objection exige de contrôler l’interprétation du retour. Il faut comparer les situations pour distinguer les causes. La conclusion doit rester limitée à ce que les observations permettent d’établir. Ces exigences précisent la méthode d’apprentissage sans supprimer toute valeur de l’expérience.

9. Erreurs fréquentes et fiche de révision

Ne remplacez pas le sujet par un thème voisin ; ne confondez pas exemple et preuve universelle ; ne juxtaposez pas auteurs et opinions ; ne transformez pas l'explication en paraphrase phrase par phrase sans problème. Une conclusion ne doit pas introduire une réponse étrangère au développement. La correction syntaxique participe à l'intelligibilité : relisez accords, référents des pronoms, négations et connecteurs.

Fiche de révision : analyser les termes et la question ; construire une tension ; soutenir chaque étape par une raison ; traiter une objection pertinente ; expliquer les exemples ; proportionner la conclusion. Pour un texte : problème, thèse, mouvements, concepts, connecteurs, justification et limite. Pour les deux exercices : préciser ce que vous avez établi et ce que vous n'avez pas démontré.

Les dix-sept notions du programme général ont été rencontrées dans ce guide, certaines dans plusieurs chapitres. Cela ne dispense ni des cours de votre professeur ni de l'étude attentive des textes. Préparez une fiche personnelle reliant chaque notion à un problème, une distinction, un argument et un exemple. Vérifiez ensuite que vous pouvez les mobiliser dans une question nouvelle : la révision vise une capacité de jugement, pas la reproduction d'un stock de paragraphes.

10. Références et statut des exemples

Ministère de l'Éducation nationale, programme de philosophie de la voie générale de 2019, PDF officiel : https://eduscol.education.gouv.fr/sites/default/files/document/spe238annexe11159159pdf-83640.pdf . Éduscol, programmes et ressources en philosophie : https://eduscol.education.gouv.fr/5826/programmes-et-ressources-en-philosophie-voie-gt .

Ministère de l'Éducation nationale, note de service du 11 septembre 2026, Bulletin officiel spécial du 17 septembre 2026, applicable à la session 2027 : https://www.education.gouv.fr/bo/2026/Special4/MENE2622661N . Sources primaires consultées le 11 octobre 2026. La citation officielle comprend sept mots ; la dissertation condensée, le texte expliqué, son explication et tous les exercices sont des créations pédagogiques originales Lafayette Digital Products. Ils ne sont ni des sujets officiels ni des corrigés garantissant une note.